

MARIE GRATTON
RACONTE MARIE DE NAZARETH
Tome 2



Numéro 153,
Automne 2020

MARIE GRATTON
RACONTE MARIE
DE NAZARETH
Tome 2



Sommaire

<i>Liminaire</i> – Monique Hamelin.....	4
L'APPEL À LA THÉOLOGIE	
<i>Naissance d'une vocation à la théologie</i> – Marie Gratton	6
REDONNER SON HUMANITÉ À MARIE, MÈRE DE JÉSUS	
<i>Marie, femme libre et libérante</i> – Marie Gratton	8
<i>Revisitons Noël en tant que féministes chrétiennes</i> – Marie Gratton	10
<i>Présentation des dogmes mariaux. Notes de recherche</i> – Marie Gratton	14
<i>Marie ou l'utopie faite femme</i> – Marie Gratton.....	16

MARIE DANS L'ART CHRÉTIEN

Marie et ses « mystères » dans l'art chrétien – Marie Gratton..... 38

Recension : Dessine-moi le mystère. Regards sur l'art sacré – Louise Melançon..... 44

POUR ALLER PLUS LOIN...

Bibliographie sur Marie de Nazareth. Autrice : Marie Gratton – Marie-France Dozois, Monique Hamelin, Carmina Tremblay 47

RACONTER MARIE DE NAZARETH

Salut, Marie de tous les jours ! – Marie Gratton Boucher 50

Liminaire

Marie Gratton privilégiait quelques thèmes dans ses écrits et lors de ses interventions publiques. L'un d'eux était de « redonner son humanité à Marie », cette jeune croyante qui vécut à Nazareth. L'évangile raconte qu'elle a énoncé un « oui » de femme libre en usant de son autonomie pour répondre au messager du Seigneur, lui annonçant qu'elle avait été choisie pour enfanter un fils qui « sera grand et sera appelé fils du Très Haut. » (Luc 1,32)

En construisant ce numéro consacré aux écrits de Marie Gratton sur Marie, mère de Jésus, en les lisant et en les relisant les uns à la suite des autres, l'on y trouve un fil d'Ariane. Celui-ci se déroule pour nous montrer le chemin à parcourir afin de comprendre la nécessité de cette déconstruction du mythe et des dogmes entourant Marie et cela, indépendamment du fait que la hiérarchie catholique ne revient habituellement pas sur ceux-ci.

Marie Gratton croyait qu'il fallait « “briser la statue” pour que le modèle redevienne vivant »¹ ! C'est un leitmotiv puissant qui a marqué et soutenu la vie, les pensées et l'action de cette théologienne.

Le tome 1² consacré à Marie Gratton présentait la femme derrière l'écrivaine et la conférencière, il donne aussi accès à l'un de ses thèmes préférés « le vivre, vieillir et mourir dans la dignité ». Le tome 2 quant à lui, vous permet de porter un regard sur sa naissance à la théologie et sur ses écrits théologiques. Cette rencontre de ce qui allait devenir sa « vocation » est mise en scène avec tout l'humour et toute la verve que nous lui connaissons. Le récit, trouvé dans ses archives, est publié pour la première fois et ouvre le numéro.

Dans ses écrits et dans nos échanges à la collective *L'autre Parole*, elle nous exhortait à lire et à relire ce qui est dit de Marie dans les *Évangiles*. Les portraits sont très contrastés, elle les décrit dans : « Marie, femme libre et libérante », texte publié dans la revue *Relations en 2006*. Pour poursuivre la route, elle questionne la célébration de la conception et de la naissance de Jésus dans *Revisitons Noël en tant que féministes chrétiennes*, un texte de 2015.

Nous sommes particulièrement heureuses de publier à titre posthume, une œuvre majeure de Marie Gratton en théologie. Intitulé *Marie ou l'utopie faite femme*, ce texte devait s'ajouter à plusieurs autres pour publication dans un essai en 1988. Lui seul a subi la censure catholique ou l'autocensure de la part d'un éditeur catholique (ce qui est plus pernicieux encore). C'était il y a plus de 30 ans ! Ce texte est toujours d'actualité, il ouvre des portes pour redonner son humanité à Marie, cette femme qui a connu les joies et les peines comme toutes les mères – biologiques ou adoptives – devant ce qui arrive à leur enfant.

¹ Marie GRATTON, « Marie, prototype de la vraie féminité ou femme de rêve, modèle patriarcal ? » *Archives, Notes de recherche*, 5 octobre 1999, p. 2.

² *L'autre Parole*, « Marie Gratton. Une femme débordante de vie. Tome 1 », numéro 152, été 2020.

Avant de plonger dans *Marie ou l'utopie faite femme*, nous vous suggérons — pour qui est moins familière ou familier avec les dogmes — de lire les notes de recherche *Présentation des dogmes mariaux*.

Nous avons rappelé, dans le tome 1 consacré à Marie Gratton (voir *L'autre Parole*, n° 152), ses publications livresques et sa passion pour l'art. Nous y revenons avec un article de 2010 : *Marie et ses « mystères » dans l'art chrétien* et avec une nouvelle recension, sur le volume *Dessine-moi le mystère*. Louise Melançon signe ce compte rendu. Elle s'attarde tant au mystère, à ce qui est caché, qu'aux regards que nous portons sur l'invisible. Elle prend en compte les lumières que peut apporter l'article de Marie Gratton sur la déconstruction du mythe et des dogmes à l'égard de Marie.

Avec *Pour aller plus loin...* nous ajoutons une bibliographie des écrits de Marie Gratton sur Marie, la femme qui donna naissance à Jésus. Les liens inscrits permettent d'accéder directement aux articles sur la Galiléenne. Le numéro se termine avec les mots de Marie Gratton qui raconte Marie de Nazareth : « Si tu es femme, si tu es mère, si tu crois, si tu aimes, si tu espères, tu m'es proche, tu es ma sœur. C'est à ce titre que je viens à toi. »

Ajoutons que l'écrivaine, la théologienne, la conférencière, la passionnée de l'art a publié des centaines d'articles dans *Présence magazine*, *Relations* ou ailleurs. Elle a aussi donné de nombreuses conférences, animé des sessions de formation à travers le Québec. Pour avoir accès à des articles publiés dans *Présence magazine*, *Relations ou ailleurs*, vous visitez le site : www.lautreparole.org, sur l'onglet « œuvres choisies », puis sur le lien « Marie Gratton ». Au fil des mois, d'autres titres s'ajouteront.

Finalement, les dessins qui ornent nos pages, tout comme ceux dans le tome 1, sont des œuvres de Marie Gratton.

Bonne lecture !

Monique Hamelin

Pour le comité de rédaction

L'APPEL À LA THÉOLOGIE

Naissance d'une vocation à la théologie

Marie Gratton

NDLR – Publication posthume du témoignage de Marie Gratton, le 23 mars 2013, pour souligner le 50^e anniversaire de la Faculté de théologie et d'études religieuses de l'Université de Sherbrooke.

Bien des personnes se sont autrefois interrogées sur la naissance de ma « vocation » à la théologie. Deux hommes m'y ont « appelée » et ni l'un ni l'autre n'en ont jamais rien su. Je tairai le nom du premier par charité chrétienne. Nous étions en 1962. Lors d'une conférence publique, portant sur le concile annoncé, j'avais candidement demandé si la question de la place de la femme dans l'Église, et sa possible accession aux ministères ordonnés seraient étudiées. Il m'a répondu : « Non, il ne saurait en être question, parce qu'il serait inconvenant qu'une femme tînt dans ses mains le corps du Christ ». J'en ai eu le souffle coupé, mais pas les ailes... Ma vocation est ainsi entrée en gestation. Quelques mois plus tard, une réflexion de Jean Le Moyne, tirée de son beau livre *Convergences*, allait lui permettre de naître. « La foi sera à moitié pensée, écrivait-il, aussi longtemps qu'elle ne sera pas pensée par les femmes ». C'était chez moi une conviction secrète, née de mon expérience de femme laïque, d'épouse et de mère. Sous la plume d'un homme, cette conclusion ne pouvait être que désintéressée. D'où son poids, évidemment !

Le reste, c'est ma longue, exigeante, stimulante, libérante et très heureuse histoire à notre Faculté. Quelle joie de lui redire mon attachement ! Je voue à monsieur Lucien Vachon une reconnaissance qui ne s'est jamais démentie. Il m'y a accueillie avec une sobre cordialité, qu'aucune condescendance ne venait entacher. Ce dernier trait, je l'ai senti toutefois chez un seul professeur, à mon premier cours, et chez certains jeunes collègues d'études. Cela n'a pas duré. Je me suis vite activée à faire mes preuves, comme on dit. Je ne garde de mes années d'étudiante que de bons souvenirs. J'ai profité à la Faculté des immenses compétences professionnelles, des dons pédagogiques et des attachantes qualités humaines des professeurs qui m'ont formée. Je renonce à les nommer ici, la liste serait trop longue. Certains sont décédés, d'autres sont encore parmi nous. Ils ont et auront toujours droit à ma gratitude. J'ai eu le privilège d'étudier dans un climat de rigueur, d'ouverture d'esprit et de liberté intellectuelle qui m'ont toujours inspirée. J'ai parfois fait des vagues, remis en cause certaines décisions, plus soucieuse de mes convictions profondes que des impératifs des politiques ecclésiales. On m'a, je pense, depuis longtemps pardonné.

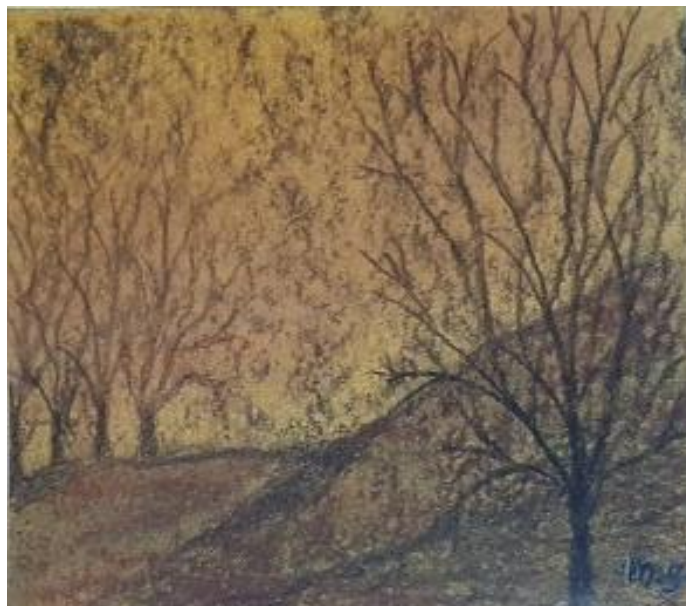
Quand, à la fin de mes études de maîtrise, on m'a proposé une tâche de chargée de cours, j'ai, après un moment d'incrédulité, accepté avec une joie mêlée de crainte et de tremblements. Allais-je être à la hauteur ? Cela, seule la clientèle étudiante pourrait le dire. Mais je peux me rendre le témoignage de m'y être employée avec constance et ferveur. Entre l'enseignement et moi, il y a eu un mariage d'amour. Assez rapidement, j'ai obtenu un poste à mi-temps. Il s'est parfois transformé en plein temps. Vous savez les réunions, les comités, les Conseils de ceci ou de cela et toute la paperasse à étudier qui s'en suit, cela dévore le temps. Mais partout, j'ai tellement appris. Comme au temps de mes études, j'ai fait quelques vagues. Je me suis intéressée à des sujets dont, le moins qu'on puisse dire est, qu'ils ne faisaient pas l'unanimité. J'ai défendu mon point de vue dans les médias. On m'a toujours laissé aller la bride sur le cou. J'espère n'avoir jamais créé l'épouvante...

Quand, en 1986, la Faculté a été menacée de mort par la direction de l'Université, j'ai usé d'un humour peu protocolaire pour la défendre dans une lettre au journal *La Tribune*. Comme dit un de mes amis qui lui pratique l'humour absurde : « Les bornes ont des limites ». Je les avais franchies. On me l'a fait savoir. Je ne regrette rien. Non seulement nous avons survécu à mon insolence. Mieux encore, je vous regarde et constate que nous avons rajeuni.

En 2001, on m'a proposé de devenir ambassadrice de notre Faculté. J'ai beaucoup hésité à accepter cet honneur et cette responsabilité. Si j'ai consenti, c'est à cause du thème : « Oser ». La Faculté n'a jamais cessé d'oser. J'étais entrée dans une faculté où l'on nous apprenait ce que les grands théologiens actuels et du passé avaient pensé, écrit et enseigné, mais où on nous incitait aussi à penser par nous-mêmes. J'ai retenu le conseil de Saint-Augustin qui disait qu'il fallait s'employer à chercher Dieu, comme si l'on devait le trouver. Mais si l'on croyait l'avoir trouvé, on se devait de le chercher encore.

Tout au long de son histoire, la Faculté a osé, a innové. Je pense qu'elle doit à cela sa survie et son rayonnement. J'ai bénéficié de cet état d'esprit fait d'audace, de courage, de créativité et d'espérance. Je m'en suis nourrie, j'espère aussi avoir contribué, si modestement que ce soit, à le transmettre, suivant en cela le programme de Lanza del Vasto : « Dans des sentiers que nul n'aura foulés, risque tes pas. Dans des pensées que nul n'aura pensées, risque ta tête ».

Longue et fructueuse vie à la Faculté qui a nourri mon esprit, et restera à jamais chère à mon cœur.



REDONNER SON HUMANITÉ À MARIE, MÈRE DE JÉSUS

Marie, femme libre et libérante

Marie Gratton

NDLR : Cet article, d'abord publié dans la revue Relations, numéro 715, décembre 2006, p. 31, sous le titre : « Marie : figure libérante ou aliénante ? » est repris ici avec le titre choisi initialement par Marie Gratton. Il nous remémore le petit nombre de citations sur Marie de Nazareth dans les Évangiles ; il montre que les uns et les autres ont tracé un portrait de la Mère de Jésus à partir de qui ils étaient et à qui ils s'adressaient comme le rappelle Marie Gratton. Cette dernière nous ouvre la voie à tracer un portrait de Marie qui soit parlant pour nous, aujourd'hui.

Pour que Marie soit ou redevienne une figure libérante, faut-il « briser la statue » dans laquelle l'idéologie patriarcale et une certaine piété populaire l'ont enfermée ?

Pour répondre à cette question, ouvrons les Évangiles. Nous y trouverons quatre portraits de Marie, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont fort différents. Peut-on imaginer en effet figures plus contrastées que celles que nous présentent Matthieu et Luc d'une part, Marc et Jean d'autre part ?

DES FIGURES CONTRASTÉES

Selon Matthieu, dans ses deux premiers chapitres, Marie évolue dans l'ombre de Joseph, dépositaire de l'honneur de sa fiancée enceinte, puis gardien et protecteur de l'enfant qui naîtra d'elle et dont la vie est très tôt menacée. En songe, un ange lui indique la conduite à adopter ; à l'homme incombent les responsabilités.

Dans ses récits de l'enfance, Luc place Marie au centre : c'est avec elle que le Ciel transige pour obtenir sa collaboration au plan divin. Sans son fiat, point de naissance du Messie. Il fallait en outre à l'évangéliste une solide audace pour placer le Magnificat, cet hymne subversif, dans la bouche d'une femme.

Marc ne fait pas la part si belle à Marie. En mère inquiète et peut-être un peu possessive, elle cherche, avec les siens, à ramener Jésus à la maison. À parcourir les routes en dérangeant les

bien-pensants, il risque trop, estime-t-elle. Lui, paraît plus attaché à ceux qui le suivent qu'à sa mère.

De son côté, et semblant prendre le contre-pied de Marc, Jean fait de Marie celle qui, à Cana, pousse son fils à réaliser sa mission. Au pied de la croix, c'est l'Église naissante qui, à travers Jean, lui est confiée.

Il est clair que la tradition a privilégié une image de Marie qui venait appuyer le système patriarcal, reflétant en cela le milieu culturel et religieux dans lequel le christianisme est né et s'est développé. Luc, celui qui souligne avec le plus de force la liberté et l'autonomie de Marie, a néanmoins fait l'objet d'une interprétation sélective et, osons le dire, tendancieuse. Ce que la tradition a choisi de nous proposer comme modèle marial, c'est celui de la jeune fille humble, soumise et silencieuse. Or, elle parle ! Elle dira *fiat*, mais pas avant d'avoir posé une question qui appelle une explication. « Servante », soit, mais du Seigneur. Ce n'est pas rien. « Humble », mais néanmoins consciente que Dieu a fait pour elle des merveilles et que les générations la célébreront. Mais n'est-ce pas avant tout l'expression de son autonomie et de sa liberté qui devrait nous frapper sous la plume d'un écrivain du premier siècle ?

Qu'on m'entende bien : je ne prétends pas retrouver chez aucun des évangélistes un authentique et complet portrait de Marie. Chacun a tracé le sien en tenant compte de son milieu de vie, de sa vision du monde et du public auquel il s'adressait. N'est-il pas normal de lire leurs récits et de les interpréter à la lumière des aspirations et des besoins de notre temps, comme eux ont cru bon de les rédiger à leur époque ?

UNE FEMME DEBOUT

Nous aimerions pouvoir dire : « Que la vraie Marie se lève ! » Abandonnons cette chimère. Les textes évangéliques, dont l'Église peut difficilement contester l'autorité, nous offrent des traits capables d'inspirer les femmes et les hommes de notre temps. C'est dans les récits de l'Annonciation et de la Visitation que nous les trouvons. Cette jeune femme demande qu'on l'éclaire avant de s'engager. On ne lui impose pas un destin ; elle accepte librement une mission. Son Magnificat est un manifeste révolutionnaire. Les puissants ont mis le monde à l'envers ; en se portant au secours des faibles, Dieu aime le remettre à l'endroit. Solidaire de son fils, mourant pour avoir parlé de son Père avec une liberté souveraine, elle se tient debout au pied de la croix. Qui sait si ce goût de la parole libérée, Jésus ne l'a pas appris de sa mère ? Si nous choisissons de « briser la statue », d'extirper Marie du moule patriarcal, nous la verrons enfin comme une femme libre devant les redoutables défis de la vie et de la foi, comme une sœur nous entraînant à la liberté qui sied aux enfants de Dieu.

Revisitons Noël en tant que féministes chrétiennes

Marie Gratton

NDLR – Texte paru dans L'autre Parole, numéro 141, printemps 2015, p. 9-13.

Quelle fête devrions-nous revisiter, en tant que féministes chrétiennes ?

Spontanément, j'ai choisi Noël. Mais s'il est une chose que la psychologie m'a apprise, c'est que les choix dits spontanés s'enracinent dans les plus profonds recoins de notre expérience humaine. Nos choix spontanés ont pour objet la réanimation de nos joies les plus intenses, et souvent les plus lointaines, et la remise en cause radicale, et parfois déchirante, de nos plus anciennes certitudes.



Ce choix peut étonner, j'en conviens. Il ne s'agit pas ici de regretter l'hypercommercialisation qui accompagne cette célébration chrétienne, mais d'examiner quelle place y tient Marie, la mère de l'enfant dont on rappelle la naissance. Mais surtout quelle image de la femme a-t-on choisi de présenter, à travers elle, comme modèle à toutes les femmes, pour les siècles des siècles.

Comme petite fille, Noël m'a émerveillée. Je parle ici de la fête religieuse, comme on la célébrait à l'église, mais aussi à la maison. Maman voyait à cela. Elle avait complètement évacué le Père Noël. J'en suis restée fière longtemps.

Comme féministe chrétienne, la célébration de la conception et de la naissance de Jésus m'a semblé truffée d'inextricables difficultés qu'il m'apparaissait impérieux de surmonter.

La première : à Nazareth, une vierge conçoit un enfant, alors que l'ombre de Yahvé la couvre, et le mystère s'accomplit. Cela ne va pas de soi.

Après neuf mois naît Jésus, qu'on appellera quelques siècles plus tard : l'Homme-Dieu. Expression contradictoire s'il en est. Karl Rahner, conscient de la difficulté de cette appellation utilisera une formule plus heureuse : Jésus, c'est « Dieu pour l'homme, et l'homme pour Dieu ». C'est, selon moi, la définition la plus brève, la plus profonde et la plus compréhensible pour le commun des mortels du mystère de l'Incarnation. Je prends ici la liberté de vous la présenter succinctement, puisqu'à Noël c'est cela que nous évoquons.

« Jésus, Dieu pour l'homme ». Quand une personne chrétienne veut se représenter le Tout-Autre, qui échappe forcément à toute illustration, voire à toute définition, elle peut regarder le Nazaréen, le voir se pencher sur toutes les détresses et toutes les misères pour les soulager, toutes les fautes pour les pardonner et tous les rejetés pour les accueillir. Il s'est tourné de surcroît vers les femmes comme aucun prophète d'Israël avant lui n'avait su le faire, et les a associées à sa mission. En le regardant agir, c'est la bonté, la miséricorde de Dieu qu'on voit à l'œuvre d'une manière sensible, bouleversante et intelligible à nos intelligences limitées. Jésus semble regarder l'humanité avec les yeux d'un Dieu infiniment bon.

« Jésus l'homme pour Dieu ». Quand une personne chrétienne veut savoir comment elle doit se tenir devant Dieu, elle peut prendre exemple sur le Nazaréen. Elle peut le considérer comme son père, puisque c'est ainsi que lui le voit et nous invite à le prier. Comme une mère aussi qui nourrit ses petits et les protège de tout mal. Il se perçoit comme porteur d'une mission : annoncer la bonne nouvelle du salut, sa façon de la réaliser c'est de faire advenir un « royaume » de paix, de justice, d'amour, de sollicitude intelligente et universelle. Il n'ambitionne pour lui aucun pouvoir, si ce n'est celui de servir. N'est-ce pas un admirable projet pour tout être humain ?

À qui l'appelle « bon maître », il réplique : « Pourquoi m'appellez-vous bon, Dieu seul est bon ». Mais en le voyant agir, en écoutant ses paraboles, en observant les « signes » qu'il sème sur sa route, et que nous appelons « miracles », nous comprenons quel impérieux devoir nous incombe : vivre en tentant de rendre le monde meilleur, et mourir dans l'espérance, envers et contre tout, puisque Dieu nous aime.

Fermons cette parenthèse, et revenons à Marie. Il est important de noter tout de suite que tous les dogmes qui la concernent ont été définis d'abord et avant tout pour exalter à travers elle la divinité de son fils, et non pour la glorifier personnellement. La dévotion à Marie s'est développée lentement, mais sûrement, à n'en pas douter !

Personne n'a jamais contesté que Marie était la mère de Jésus. C'est une idée acquise. Mais durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après querelles ont divisé l'Église. On ne s'entendait pas sur l'« identité » de Jésus. Était-il fils de Dieu au sens ontologique du terme, c'est-à-dire de même nature que Dieu ? L'était-il plutôt au sens fonctionnel du terme, « chargé de mission » par Dieu ou « envoyé » de Dieu, conformément à l'interprétation qu'on donnait à ce titre dans le Premier Testament, en l'appliquant à certains rois ou prophètes ? Était-il vraiment homme, ou n'avait-il pris qu'apparence humaine ? Y avait-il deux natures et deux personnes en lui ou deux natures dans une seule personne, celle du Fils, la deuxième personne de la Trinité ? Quand finalement, à Éphèse, en 431, un concile a tranché la question, la chrétienté a su ce qu'elle devait croire quant au mystère de l'Incarnation. Mais on s'est intéressé aussi à cette occasion à la personne de Marie.

Éphèse honorait une déesse dont les autorités chrétiennes avaient interdit le culte. Les femmes de cette ville exultèrent de joie quand elles apprirent qu'on leur redonnait une « mère de Dieu ». En effet il avait fallu attendre quatre siècles pour que l'Église ose appeler Marie « Mère de Dieu », ou plutôt : « porteuse de Dieu », Théotokos. À Éphèse ce fut chose faite dogmatiquement. L'expression avait été employée un siècle plus tôt dans une homélie, mais était apparue trop audacieuse aux esprits raisonnables. En effet, comment une humaine peut-elle donner naissance à un Dieu ? Mais le temps avait, semble-t-il, pour eux, à tout le moins, aplani cette difficulté...

Une femme, élevée à une telle dignité, et dont les *Évangiles* selon Matthieu et selon Luc nous disent qu'elle a conçu Jésus sans connaître d'homme, en préservant donc sa virginité, était toute désignée pour se voir attribuer d'autres privilèges.

Cette vierge-mère n'a pas mis son enfant au monde comme toutes les autres femmes. Il fallait épargner à celui-ci la « souillure » de l'accouchement. Un récit tiré des *Apocryphes*, des écrits truffés de faits tous plus extravagants les uns que les autres, nous apprend que la sage-femme Salomé a vérifié que la naissance de l'enfant avait préservé l'hymen de Marie, Jésus étant sorti de son ventre comme un rayon de lumière. Après avoir joui de miracles pareils, comment aurait-elle pu mener une réelle vie d'épouse ? On ne galvaude pas ainsi les dons du ciel.

En 649, au synode du Latran, on a donc défini dogmatiquement la virginité *ante partum*, *in partu* et *post partum* de Marie. Je vous suggère de bien remarquer le passage du temps.

Des hypothèses audacieuses ont été élaborées par des théologiennes féministes pour trouver des pistes de solutions à l'absence de père biologique dans les récits de Luc et de Matthieu, le premier mettant Marie au centre de l'histoire, avec son *Fiat*, le second donnant à Joseph le beau et si généreux rôle de père nourricier, à la suite d'un songe... Mais ce n'est pas ici le lieu pour en discuter.

La doctrine qui affirme que Marie a été préservée du péché originel s'est élaborée très lentement, et a soulevé de vives controverses. Et pour cause. Ce privilège ne devait-il pas n'être réservé qu'à Jésus ? Au début du V^e siècle, saint Augustin, à deux reprises, a évoqué à mots

couverts cette possibilité. Il semble une fois l'accepter, et une autre fois la rejeter. Au Moyen âge cette idée fut combattue par tous les théologiens, sauf un, le franciscain Duns Scot. Il était toutefois disposé à renoncer à cette idée pour rester fidèle à l'enseignement de l'Église. Ce n'est qu'en 1854 que cette doctrine étonnante sera proclamée dogme de foi. C'est ce que nous appelons l'Immaculée Conception. Encore une fois, en honorant la mère, on glorifie le fils. Pouvait-il être né d'une femme entachée par le péché originel ? Il faut croire que non.

Puis le temps a passé... On trouve dans les Apocryphes plusieurs récits racontant l'enlèvement de Marie vers le ciel. Ce sont des anges qui se chargent de cette mission, et les apôtres en sont témoins. Certains récits affirment qu'elle était encore vivante à ce moment-là, d'autres qu'elle était morte. Mais elle devait échapper à la corruption du tombeau, la vierge-mère méritait bien cela. C'est ainsi qu'en 1950 fut défini le dogme de l'Assomption. On célébrait cette fête depuis des siècles, et elle était née de la dévotion populaire, puisée dans des sources douteuses.

Deux dogmes, la virginité perpétuelle et l'Assomption, trouvent leur origine dans les Apocryphes, vous l'aurez remarqué. Pourtant ces écrits ont toujours été suspects aux yeux de l'Église qui en interdisait même autrefois la lecture. Comprenez qui peut comprendre...

Je crois fermement que si l'Église consentait à voir en Marie non pas une vierge-mère, mais une femme, une paysanne de Galilée, une épouse, la mère d'un fils au destin aussi inattendu qu'exceptionnel et — si on en croit les Écritures —, de quelques autres enfants dont on sait peu de choses, il est vrai, ses mérites n'en seraient pas moins grands. Si, de surcroît, elle nous incitait à la considérer comme une croyante juive qui cherche à donner un sens à la mission et à la fin tragique de son premier-né, elle ne pourrait pas traiter les femmes comme des fidèles de second ordre et des citoyennes sources de toutes les tentations guettant tous les hommes, laïcs et clercs. Mais pour cela, il lui faudrait renoncer à l'édifice dogmatique, élaboré du V^e au XX^e siècle, à la gloire de Marie. Il m'apparaît surréaliste, face à cette dogmatisation à outrance, de la présenter comme un modèle crédible, mais surtout imitable, à ce que j'appelle volontiers les vraies femmes de la vraie vie, quelle que puisse être leur bonne volonté.

À l'occasion de Noël, il faudrait avoir le courage de « briser la statue », pour reprendre la formule de Gilbert Cesbron, qui en a fait le titre d'une pièce sur Thérèse de Lisieux, et qui a été reprise par Denise Boucher dans *Les Fées ont soif*. Briser la statue, pour découvrir une femme de chair et de sang, de sourires et de larmes, à qui on puisse se confier comme à une amie, comme à une sœur, parce qu'elle a connu toutes les difficultés et tous les défis d'une Galiléenne de son temps. C'est ainsi que je vous vois quand je vous salue Marie.

Bien sûr, je sais, l'Église enseignante ne remet jamais en cause ses dogmes. Toutefois, les « simples fidèles » ne peuvent pas s'empêcher d'y penser.

Présentation des dogmes mariaux.

Notes de recherche

Marie Gratton

Publication posthume

Il existe quatre dogmes qui ont été promulgués par l'Église catholique en rapport avec Marie, la mère de Jésus. Deux l'ont été dans l'Antiquité et deux à l'époque moderne.

1) MARIE, MÈRE DE DIEU (431)

Ce dogme est apparu en relation avec des discussions théologiques qui eurent lieu aux IV^e et V^e siècles à propos de la nature du Christ Jésus et de ses rapports avec Dieu. On voulait éclaircir des questions comme : Jésus est-il homme seulement, ou Dieu seulement, ou à la fois Dieu et homme ? Et s'il est Dieu, quel rapport a-t-il avec Dieu le père, créateur du ciel et de la terre ?

Quatre conciles, Nicée 1 (325), Constantinople 1 (381), Éphèse (431) et Chalcédoine (451), élaborèrent progressivement la doctrine suivante : Dieu est formé de trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. De toute éternité, le Fils a été engendré (et non pas créé) par le Père. Par l'opération du Saint-Esprit, le Fils s'est incarné dans le sein de Marie en la personne de Jésus, qui est à la fois Dieu et homme. C'est de cette proposition que découle la conclusion conciliaire que Marie est non seulement la mère de Jésus, mais en même temps la mère de Dieu. Cet énoncé, qui ne sera pas accepté unanimement par l'ensemble des évêques présents au concile d'Éphèse, provoquera de vives querelles théologiques.

2) VIRGINITÉ PERPÉTUELLE DE MARIE (553)

Ce dogme affirme que Marie est demeurée vierge avant, pendant et après la conception de Jésus, ainsi qu'avant, pendant et après sa naissance. Cette croyance s'était formée tôt chez les Pères de l'Église, mais ce n'est qu'en 553 au II^e concile de Constantinople qu'elle fut officiellement promulguée.

3) L'IMMACULÉE CONCEPTION (1854)

Pour comprendre la signification de ce dogme, il faut se référer au concept de péché originel. Les premiers chapitres du livre biblique de la Genèse nous montrent Adam et Ève mangeant

du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ce que Dieu avait interdit. À la suite de quoi, ils furent condamnés à la souffrance et à la mort et à toutes les épreuves qui affectent la condition humaine.

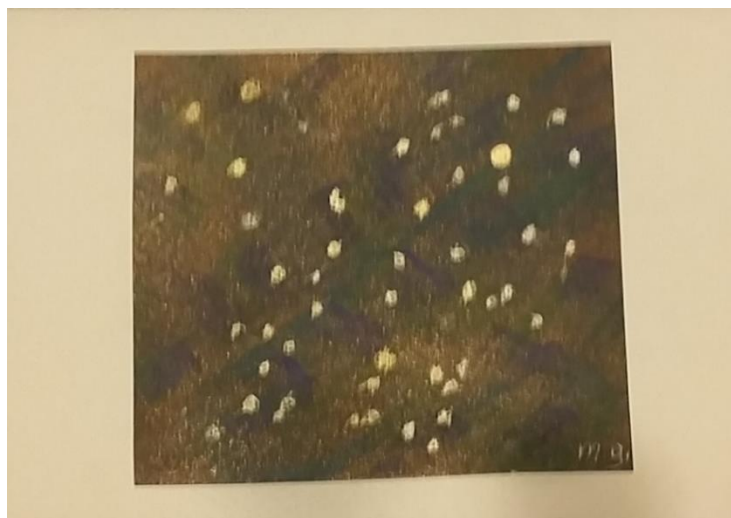
S'appuyant sur ce récit, saint Paul, dans l'Épître aux Romains (chapitre 5,12-21) affirmera que le péché et la mort introduits par un seul homme, Adam, ont été rachetés par un seul homme, le Christ Jésus. Quelques siècles plus tard, réfléchissant sur ce texte de Paul, saint Augustin élaborera la doctrine du péché originel suivant laquelle chaque être humain vient au monde en portant sur son âme une tache congénitale transmise par la faute d'Adam.

Le dogme de l'Immaculée Conception affirme que, seule parmi les êtres humains, Marie fut conçue sans que son âme soit entachée par le péché originel. Bien que d'éminents théologiens, comme saint Bernard, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, se soient au Moyen Âge opposés à cette doctrine — le franciscain Jean Duns Scot fut l'un des rares théologiens qui lui étaient alors favorables —, plusieurs conciles par la suite accepteront que soit célébrée une fête de l'Immaculée Conception, mais sans traduire cette pratique en dogme.

Mais, en 1854, le pape Pie IX proclamera un dogme affirmant que « la bienheureuse Vierge Marie fut par une faveur spéciale du Dieu Tout-Puissant préservée de la souillure du péché originel »

4) L'ASSOMPTION DE LA VIERGE MARIE (1950)

Dès le V^e siècle était apparue en Orient la croyance que Marie, après sa mort, n'avait pas connu la corruption du tombeau. Mais cette croyance n'avait jamais été traduite en dogme. Après la Deuxième Guerre mondiale, le pape Pie XII avait sollicité l'avis des évêques du monde entier à ce propos. 90 % d'entre eux se montrèrent favorables à cette idée. En 1950, le pape promulgua un dogme suivant lequel Marie, « ayant accompli le cours de sa vie terrestre », fut corps et âme enlevée vers le ciel.



Marie ou l'utopie faite femme

Marie Gratton

Publication posthume

NDLR : Plus de trente ans se sont écoulées entre la fin de l'écriture de ce texte par Marie Gratton, théologienne, et sa publication en nos pages à titre posthume. Voici pourquoi !

Le texte *Marie ou l'utopie faite femme* a une histoire

Marie-Andrée Roy, Vasthi

En 1988, Monique Dumais et moi-même publions un ouvrage, Souffles de femmes. Lectures féministes de la religion aux Éditions Paulines. Le manuscrit original, soumis à l'éditeur, contient un chapitre rédigé par Marie Gratton intitulé « Marie ou l'utopie faite femme ». Dans ce chapitre, Marie Gratton procède à une déconstruction systématique du mythe de Marie en déboulonnant chacun des dogmes qui ont forgé ce mythe : Marie Mère de Dieu (Concile d'Éphèse en 431), la Virginité perpétuelle de Marie (Concile du Latran en 649), l'Immaculée Conception (1854) et l'Assomption de Marie (1950). L'exercice est radical. L'autrice soutient que « la théologie mariale se révèle comme le chef-d'œuvre patiemment ciselé d'un système patriarcal triomphaliste et triomphant qui fonde ses assises sur une anthropologie dualiste et profondément sexiste. [...] En présentant Marie comme l'antithèse d'Ève [...] le système patriarcal a paradoxalement réussi à "démoniser" toutes les autres femmes. [...] Le système dogmatique devient l'outil et le lieu privilégié du triomphalisme ecclésiastique. [...] [Dans sa conclusion, l'autrice dit] sa tristesse qu'on ait si outrageusement détourné de son sens initial la figure de ce personnage d'une autonomie et d'une liberté exemplaires, selon l'Évangile de Luc, et qu'on ait retourné contre les femmes toute la gloire qu'on a déversée sur la mère de Jésus, elle qui n'aurait sans doute tenu à rien d'autre qu'à survivre dans notre mémoire pour ce qu'elle était : un cœur droit ».

Avant sa publication, l'ensemble du manuscrit doit faire l'objet d'une évaluation par des lecteurs de la maison d'édition. La procédure est habituelle. Le manuscrit a déjà été refusé par une autre maison d'édition qui n'a pas voulu se lancer dans la publication d'un ouvrage au féminisme si affirmé. Une décision est rendue. La maison d'édition accepte de publier le manuscrit, à l'exception du chapitre de Marie Gratton. Que faire ? Nous avons huit autres textes et autrices qui attendent d'être publiés. La mort dans l'âme et avec une certaine honte au cœur, Monique Dumais et moi-même acceptons que le manuscrit soit publié, sans le texte de Marie. Celle-ci, dans sa grande bonté, ne nous en a jamais tenu rigueur. Je lui en suis toujours infiniment reconnaissante.

Pour nous, il s'agit d'un cas de censure catholique. La question mariale, sujet sensible et fortement investi au plan dogmatique, joue un rôle structurant dans la construction des représentations des

femmes, des rapports hommes-femmes et des normes qui les encadrent dans l'Église. En 1988, Jean-Paul II, un fervent dévot de la Vierge Marie, occupe le siège de Rome depuis 10 ans et a publié un an plus tôt l'Encyclique Redemptoris Mater. C'est dans ce contexte que l'éditeur catholique refuse de prendre le risque de défier Rome. Il a bien intériorisé la norme et il sait ce qu'il lui en coûterait de résister. La Congrégation pour la doctrine de la foi n'a pas à intervenir en aval. Les femmes, la pensée féministe et la liberté d'expression écœpent.

Il y a quatre ans environ, j'ai demandé à Marie Gratton l'autorisation d'inclure son texte manuscrit dans les propositions de lectures pour mes cours sur « femmes et religions » à l'UQAM. Le très bon accueil qu'il a reçu en classe m'a confirmé sa pertinence et son actualité. Puis, j'ai proposé qu'il soit publié sur le site de L'autre Parole. Elle a acquiescé. Quand je l'ai visitée en mai 2018 à la Maison Aube-Lumière, à quelques jours de son décès, je l'ai informée de la parution prochaine de son texte. Trente ans plus tard, il est plus que temps que réparation advienne et que la parole de Marie Gratton soit pleinement libérée ! Bonne lecture !

Tôt dans l'histoire du christianisme, la figure de Marie de Nazareth a fasciné les imaginations, inspiré les artistes et les poètes, touché les cœurs endurcis, adouci la souffrance de ceux et celles qui défailaient sous le poids de l'épreuve et stimulé le zèle des âmes éprises de sainteté.

Rapidement, la légende s'est emparée de sa personne et les contes, tissés de merveilleux qui parlent d'elle, cherchent à satisfaire une curiosité laissée en appétit par les *Évangiles* qui eux sont fort discrets à son sujet. Sa silhouette ne s'y profile en effet qu'en une dizaine de passages et les auteurs sacrés ne lui donnent la parole que quatre fois à peine [1]¹.

À cette esquisse plus que sommaire de son être psychologique et moral, l'imagination des théologiens, soutenue par la dévotion populaire, a suppléé, on le sait, très largement. Si largement, en fait, et dans un foisonnement doctrinal si extravagant par rapport au donné scripturaire qu'on est en droit de se demander si Marie n'est pas à la fois la femme la plus célèbre et la plus méconnue.

Personne, sans doute, ne sera jamais en mesure de nous restituer dans son historique vérité la paysanne palestinienne dont la personnalité s'est trouvée à jamais transfigurée par le singulier destin de son fils, mais peut-être surtout par l'audacieuse récupération qu'en a faite le discours patriarcal qui, orchestrant avec enthousiasme et *maestria* ses fantasmes et ses préjugés, a façonné à partir de la sobre et furtive figure des *Évangiles* un personnage utopique, investi de tous les rêves d'une humanité en quête de l'éden simultanément inventé et perdu, sous des traits de femme.

¹ NDLR : Les chiffres entre crochets renvoient aux notes placées en fin de texte.

Pour exprimer ce que, depuis des temps immémoriaux, on se plaît à appeler l'« éternel féminin », je ne connais pas de formule plus claire, plus incisive et plus profonde que celle que Paul Claudel plaçait dans la bouche de son héroïne Lâla à qui son époux vient de refuser sa place parmi les hommes partant bâtir la ville. « Je suis la promesse qui ne peut être tenue, et ma grâce consiste en cela même [2]. »

Défi lancé à la fougue inaltérable du héros et repos du guerrier, jardin clos et terre féconde, forteresse inexpugnable et cité conquise, comment pouvons-nous être, nous femmes, tout cela à la fois, sinon dans la tête des hommes ? Les amants et les poètes savent bien que l'« éternel féminin » ne sera jamais qu'une promesse impossible à tenir. Les théologiens, eux, nous ont donné Marie. Promesse tenue. Ève perdue, retrouvée, magnifiée, telle qu'en elle-même l'humanité la rêve et l' imagine sortie des mains de Dieu. Pleine de grâces.

Pour suivre les dévots artisans du développement doctrinal sur Marie du plus humble fidèle au plus docte penseur, il faut consentir à laisser derrière soi la paysanne palestinienne au visage brûlé par le soleil et raviné par les labeurs, par les chagrins et par les vents du désert. Il faut oublier la ménagère aux mains rendues rêches par la corde du puits, l'eau de la lessive, la rugosité de la laine qu'on carde et qu'on file et les brûlures qu'on s'inflige en faisant cuire le pain. Il faut se tourner résolument vers l'archétype de l'« éternel féminin ». Dans l'*Écriture*, Marie était *une femme*, fiancée puis épouse de Joseph, mère de Jésus. Dans la dogmatique, elle devient *la Femme* telle que les théologiens se plaisent à voir Dieu l'offrir à l'humanité pour réparer les sinistres conséquences de l'échec initial, l'héritage mortifère d'Ève la déchue.

De l'Écriture à la dogmatique

Un des plus singuliers paradoxes du développement doctrinal sur Marie est précisément qu'il vient compromettre ce que le *Nouveau Testament*, par son extrême discrétion avait si fort cherché à éviter, soit la propulsion de la mère de Jésus aux portes, sinon au sein, de la sphère divine, plutôt dotée, selon la mentalité populaire, des prérogatives attribuées aux déesses dont l'antiquité avait l'habitude et le goût, que soumise aux vicissitudes de la condition mortelle. Quatre dogmes viendront en effet arracher littéralement la mère de Jésus le Nazaréen au sort commun de l'humanité. Tour à tour seront solennellement définies comme vérités de foi la maternité divine de Marie, sa virginité perpétuelle, sa préservation de la tache du péché originel et finalement son assomption au ciel qui lui évite la corruption du tombeau, en même temps qu'elle la comble de la gloire éternelle.

Quelle commune mesure y a-t-il entre cette mère de Dieu, toujours vierge, immaculée dès sa conception, soustraite aux suites de la mort et la Marie du *Nouveau Testament* ? Voyons d'abord ce qu'en disent les textes les plus anciens, les *Épîtres de Paul*.

Dans toute l'œuvre paulinienne, Marie n'est évoquée qu'une seule fois, dans la *Lettre aux Galates* [3]. Parlant de Jésus, l'apôtre des Gentils écrira : « né d'une femme, né sujet de la loi ». Si l'on tient compte que cette affirmation suit la proclamation que Dieu envoya son fils [4], on peut discerner l'intention de Paul. Il veut marquer à tout prix que si Jésus est fils de Dieu, sa

mère n'en est pas pour autant d'essence divine, ce qui aurait eu sans doute de quoi séduire des Grecs, femmes et hommes, femmes surtout, peut-être, friands d'élargir leur panthéon ou de ne rien perdre — en troquant leur culte traditionnel contre le christianisme — des bienfaits dont les déesses avaient la réputation de combler l'humanité.

De même, les *Synoptiques* ne se font pas faute d'insister pour souligner que Jésus lui-même, loin d'exalter la dignité de sa mère, relativise au contraire, avec une dureté qui étonne, les liens qui l'unissent à elle. Trois fois, dans Luc, la réplique se fait péremptoire. À Marie qui, au bout de trois jours d'une angoissante quête, trouve son enfant au milieu des docteurs et lui reproche doucement de leur avoir fait « cela » à Joseph et à elle [5], la réponse vient sans ménagement : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? [6] »

À la personne, elle-même mère peut-être, qui, vibrante d'admiration pour la femme qui a porté Jésus et l'a nourri de son lait, la glorifie, Jésus rétorque : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent.[7] »

« Heureux plutôt » et non pas heureux aussi. Comme si Marie n'avait pas été de ceux-là. Un soupçon que pourrait accrédiiter un autre épisode de Luc, déjà présent dans Marc et repris aussi par Matthieu. On annonce à Jésus que sa mère et ses frères sont là et qu'ils veulent le voir... « Mais il leur répondit : ma mère et mes frères ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique [8]. »

Marc et Matthieu ajouteront encore à la dureté de la réponse en l'assortissant d'une question : « Qui est ma mère ? et mes frères ? [9] »

On mesure assurément ici la différence qui existe entre le rôle infime joué par Marie dans la vie publique de Jésus selon les *Synoptiques* (je reviendrai plus loin sur les récits de l'enfance de Matthieu et Luc) et celui que lui prête l'*Évangile de Jean*. Pour ce dernier, elle est une figure importante même si elle n'apparaît que deux fois aux noces de Cana et au pied de la croix. Dans le quatrième évangile, elle n'a pas de nom. Pour Jean, elle paraît s'identifier à son rôle, elle est « la mère de Jésus » [10]. Et quand son fils s'adresse à elle, il dit : « Femme » [11]. Une appellation qui a fait couler beaucoup d'encre ! Sa singularité s'éclaire sans doute quand on considère l'intention théologique de l'auteur. Il faut chercher en effet, au-delà de l'anecdote, le sens symbolique de ces épisodes dont l'un inaugure et l'autre conclut la mission de Jésus. Les devoirs de la fidélité historique s'estompent devant les exigences catéchétiques : Marie est là pour annoncer la nouvelle alliance, elle est celle qui en fera couler le vin à Cana, comme signe précurseur du sang versé au pied de la croix.

Les *Actes des Apôtres* ne signalent la présence de Marie qu'une fois [12]. On la trouve au Cénacle après l'Ascension du Seigneur et la tradition chrétienne l'a reconnue dans la Femme du chapitre 12 de l'*Apocalypse* qui se voulait une figure de l'Église persécutée du 1^{er} siècle finissant. C'est sur cette base scripturaire étroite que se sont construites la théologie mariale et sa

dogmatique. Voyons un peu au milieu de quels tumultueux débats elles se sont élaborées et quels en ont été les enjeux pour la tradition chrétienne et pour les femmes.

Marie, mère de Dieu

C'est en 431, au Concile d'Éphèse, que la dogmatique mariale prend le large, et c'est moins le souffle discret des *Évangiles* qui gonfle ses voiles que les vents furieux des débats christologiques. Jusque-là, celle que Jean appelait sobrement la mère de Jésus, la femme dont il était né, pour reprendre la formule plus impersonnelle encore de Paul, avait été reconnue et célébrée comme mère du Christ. Appellation qui semblait convenir à celle qui avait mis au monde celui que la communauté chrétienne identifiait au sauveur attendu par Israël, au messie, à l'envoyé que Yahvé avait marqué de son onction.

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour saisir l'importance du bond théologique qui fut effectué quand les Pères du concile, réunis à Éphèse [13], proclamèrent solennellement Marie *Theotokos*, littéralement « porteuse de Dieu » ou, si l'on préfère mère de Dieu, « en un sens propre et véritable » [14]. En fait le terme *Theotokos* n'était pas inconnu puisqu'il avait été utilisé plus de cent ans auparavant, en 320, par l'évêque Alexandre, dans une lettre du synode d'Alexandrie condamnant l'hérésie arienne qui niait la consubstantialité du Christ avec le Père [15]. Jamais encore cependant ce titre de mère de Dieu n'avait fait l'objet d'une définition dogmatique. Si l'on se rappelle que le culte à Marie ne date que du début du quatrième siècle, vers l'époque du Concile de Nicée (325), on mesurera ici l'accélération de l'histoire en matière de théologie mariale, accélération et croissance dont Marie n'est pas le véritable centre d'intérêt, toute la réflexion s'articulant sur la personne du Christ. En effet, sans les déchirants débats doctrinaux qui sévissaient à ce moment sur la véritable identité de Jésus de Nazareth, on peut se demander si la discrète figure évangélique de Marie aurait fait l'objet d'autant d'attentions et de spéculations philosophico-théologiques. Marie serait peut-être tout simplement invoquée aujourd'hui comme mère de Jésus, le Christ, et non pas comme mère de Dieu, si, entraînés dans la logique de leurs querelles doctrinales, plus marquées par la spéculation grecque que par les *Évangiles synoptiques* [16], les Pères n'avaient pas été acculés aux plus paradoxales conclusions. Une personne humaine, mère de Dieu !

On raconte que les femmes d'Éphèse qui, pour n'être pas théologiennes n'en étaient pas moins en mesure d'apprécier le sens des mots, laissèrent éclater leur joie et leur reconnaissance en acclamant les Pères conciliaires. Elles exultaient de ce qu'on leur rendait enfin une mère de Dieu. Elles avaient eu la leur, la grande Artémis, déesse vierge et mère dont on avait cherché avec acharnement à les détourner, condamnant le culte qu'elles lui rendaient dans le temple éphésien qui comptait parmi les sept merveilles du monde antique. Il ne sera pas aisé de les convaincre que la mère de Dieu qu'on venait maintenant offrir à leur dévotion n'était pas elle-même une déesse. Elles auront peine à discerner ce qu'hier on condamnait comme mythe dérisoire de ce qu'on leur propose aujourd'hui comme vérité chrétienne à croire absolument. La difficulté ne peut pas être minimisée, même quand on connaît le contexte polémique de cette définition qui a poussé jusqu'à ses ultimes conséquences l'affirmation des deux natures

dans l'unique personne du Verbe de Dieu, ce qui implique que toutes les propriétés, activités, passions de chacune des deux natures doivent être attribuées au Verbe divin. Dans cette logique, Marie, selon la nature humaine, est mère de la deuxième personne de la Trinité. Cette thèse est apparue si convaincante à la théologie orientale antique qu'elle ira jusqu'à bannir l'expression *Christotokos*, mère du Christ, comme étant le signe d'une christologie défailante dans laquelle la divinité de Jésus ne serait pas suffisamment soulignée [17]. Mais ces subtilités risquaient d'échapper aux anciennes dévotes d'Artémis, comme sans doute à bien d'autres croyants, femmes et hommes qui se plaisent surtout à considérer qu'ils ont une protectrice toute-puissante dans les cieux. Plus l'image d'un Dieu juge s'accrédite, plus il est réconfortant qu'une figure maternelle allège le tableau. Léon XIII l'a exprimé avec une rafraîchissante candeur.

Elle est puissante, mère du Dieu tout-puissant,
mais ce qui est plus doux, elle est bonne,
très bienveillante, indulgente à l'extrême...[18]

Qui pourrait douter que l'humanité, pour ne pas désespérer de son destin éternel, et que le système patriarcal, pour adoucir un peu ses angles, n'en ait eu grand besoin ? « Bonne, bienveillante, indulgente à l'extrême », on ne pourrait qu'encourager les femmes à l'imiter, elles avaient tout à en apprendre. Non seulement tenait-elle sa raison d'être de sa maternité, mais son identité même de celle de son fils... Mais là ne s'arrête pas le bénéfice. Marie doit aussi préserver les femmes du désespoir, valoriser à leurs propres yeux leur sexe et le rendre moins odieux aux hommes, sans cesse hantés par la mémoire d'Ève.

Saint-Augustin a tout compris :

Si étant du sexe masculin, comme il devait en être, il ne s'était pas choisi une mère, les femmes tomberaient dans le désespoir au souvenir de leur premier péché, car c'est la femme qui a séduit le premier homme ; elles croiraient qu'elles n'ont absolument aucun motif d'espérer au Christ [19].

Aux femmes qui n'eurent pas la chance d'être rassurées par cette homélie, il restait à lire l'encourageante exhortation du *Do agone christiano* : « Ne vous méprisez pas, femmes, le fils de Dieu est né d'une femme [20]. »

La virginité perpétuelle de Marie

Si la proclamation de la maternité divine de Marie fut l'occasion d'un développement anthropologico-théologique où la femme apparaît comme seconde, tirant sa valeur de sa relation à un homme, en l'occurrence, son fils, c'est sans doute dans la définition dogmatique de la virginité perpétuelle de Marie que le système patriarcal trouva son lieu d'expression privilégié. Définir une femme par sa virginité ou sa maternité c'est poser sur elle un regard typiquement masculin qui ne l'identifie que par sa relation à l'homme. Dire Marie vierge et mère, c'est certainement aller encore plus loin, puisque c'est « réaliser » le rêve impossible : tout garder des traits fascinants de la femme, mystère voilé de la virginité, mystère jaloux de

la maternité et laisser se perdre dans une utopie euphorisante tout ce qui, pour l'inconscient représente une menace et fait peur. Comme l'a si bien montré Maria Kassel [21], la Grande Mère des mythologies païennes n'avait pas qu'un aspect rassurant et nourricier, elle présentait aussi un élément engloutissant et destructeur. Ainsi que la terre fait surgir de son sein la nourriture de ses enfants, elle en vient aussi un jour à les absorber. Elle qui les a nourris, s'en nourrit éventuellement. Or, l'aspect sombre, inquiétant mortifère de la Grande Mère, c'est à Ève qu'il a été dévolu. Ève dans le système patriarcal judéo-chrétien, c'est le côté ténébreux, effrayant, dangereux de l'éternel féminin, Marie en est la figure lumineuse, rassurante, vivifiante. La descendance d'Ève s'abîme génération après génération, dans la mort, le Fils de Marie est le Vivant pour toujours.

Dans les mythologies anciennes, la virginité des déesses marquait leur autonomie. Les déesses vierges-mères assuraient seules et par leur propre puissance la fécondité de la terre et des troupeaux. Au départ, l'affirmation de la virginité de Marie devait accentuer sa totale disponibilité à la transcendance et susciter l'émerveillement devant la fécondité qui peut découler de l'abandon dans la foi à la puissance transformatrice d'un Dieu qui s'invite, mais n'impose pas sa présence à la liberté humaine. Toutefois avec la fin de l'ère des persécutions qui avait fourni aux chrétiennes tant d'occasions de manifester leur vertu et de susciter l'admiration de leurs bourreaux, comme de leurs coreligionnaires, les femmes furent encouragées à redorer le blason de leur sexe par la consécration virginale, une forme de martyre, selon saint Jérôme. En même temps que se développait le monachisme et que s'élaborait la théologie de la valeur comparée des trois états de vie : mariage, tout au bas de l'échelle, veuvage, occasion à ne pas manquer de se refaire tant bien que mal une vertu, et virginité consacrée, présentée comme voie parfaite et anticipation de la vie bienheureuse, le stoïcisme et le platonisme, dans leurs tendances ascétiques, recevaient l'aval des Pères qui tenaient habituellement la sexualité en grande méfiance et parfois même en grand mépris. Saint Augustin donne le ton quand il écrit :

Le bon chrétien aime dans sa femme une créature de Dieu qu'il désire voir transformée et renouvelée et déteste en même temps l'union mortelle, le commerce charnel, c'est-à-dire qu'il aime ce qui est l'humanité et déteste ce qui est du sexe [22].

En chargeant l'affirmation de la virginité de Marie d'un aspect moral et ascétique, la tradition chrétienne a non seulement consacré la rupture entre les déesses anciennes et Marie, mais elle a installé celle-ci dans un système patriarcal où virginité et maternité ne sont plus les symboles conjugués de l'autonomie, de l'indépendance et de la puissance créatrice déliée de l'intervention masculine, mais deviennent les signes d'un monde où le mâle impose à l'univers qui l'entoure son pouvoir de définisseur et où l'exercice de la sexualité est synonyme de souillure.

L'archétype chrétien de la vierge-mère forge une figure de l'éternel féminin où les hommes réconcilient l'inconciliable, s'approprient l'inaccessible, réalisent le fantasme impossible et se dispensent de choisir. Ils veulent tout, ils se l'offrent une vierge-mère, jardin clos et terre

féconde tout à la fois. Et qu'importe si aucune femme de la vraie vie ne peut se conformer au modèle ! Ou plutôt, malheur aux femmes qui ne pourront pas le reproduire. Malheur à toute femme qui doit choisir, faillir ainsi quelque part à la tâche impossible qui lui a été assignée. Marie, femme idéale, une fois installée sur son piédestal, les femmes réelles sont condamnées à tomber de haut...

Virginité de Marie *ante partum*

C'est en 649, au Concile du Latran [23], que fut définie solennellement la virginité perpétuelle de la mère de Jésus, mais la croyance dans la conception virginale est beaucoup plus ancienne, bien sûr, puisqu'elle est proclamée dans maints symboles [24] qui ont trouvé appui sur le *Nouveau Testament*.

Par deux fois les *Évangiles* affirment que Jésus a été conçu dans le sein de Marie par la puissance de l'Esprit, sans qu'intervienne Joseph, son époux [25]. On pourra comparer avec profit la perspective de Matthieu, s'adressant à un public judéo-chrétien qui place Joseph au centre de son récit et celle de Luc qui vise les convertis issus du monde grec. Marie chez Luc est la figure importante avec qui le ciel transige et qui s'engage sans consulter, dirait-on, ni père, ni fiancé, ni époux. Psychologie de l'auteur et influence du milieu expliquent sans doute la place si différente assignée chez l'un et l'autre à Marie. Les deux s'entendent cependant, nous le savons, pour proclamer sa virginité dans la conception de Jésus. Virginité que la Tradition a entendue au sens d'intégrité physique, ce qui bien sûr n'est qu'une signification parmi d'autres du mot vierge, tant dans le langage courant que dans la tradition biblique où il est souvent employé dans un sens analogique. Est vierge le peuple fidèle à Yahvé qui ne s'est pas adonné au culte des idoles, que les prophètes, on le sait, dénoncent comme un adultère ou une prostitution [26]. La théologie de l'Alliance, en faisant grand usage du symbolisme conjugal pour s'explicitier, a chargé ainsi certains mots de significations singulières qui pèsent encore très lourd pour notre perception du rapport homme-femme à l'intérieur du mariage. Qu'on pense à la typologie issue des écrits prophétiques et adaptée par Paul dans le *Nouveau Testament*. Dans le mariage chrétien, l'époux est identifié au Christ et l'épouse à l'Église. Il n'en faut pas plus pour conclure que la femme doit être soumise à son mari comme au Seigneur [27]. Les symboles ne sont jamais inoffensifs et ceux qui les manipulent ne sont ordinairement pas des innocents. Mais revenons à Marie.

En nous disant que Jésus a été conçu du Saint-Esprit, le récit de l'Annonciation ne vise pas à nous fournir un rapport clinique sur l'intégrité physique de la fiancée de Joseph, mais à nous convaincre que l'enfant qu'elle porte est le fils de la promesse, né du seul vouloir de Dieu. Comme d'autres héros de l'histoire d'Israël, il surgit parce qu'il plaît à Yahvé de susciter un sauveur pour son peuple. Isaac [28], Samuel [29], Samson [30], Jean-Baptiste [31], autant de fils, nés contre toute attente, de pères déjà vieux et de mères stériles. « Rien n'est impossible à Dieu » [32], tel est le thème récurrent de tous ces récits de conceptions miraculeuses qui jalonnent l'histoire du salut. Cependant, pour manifester sa puissance salvifique, Dieu a besoin des hommes... et des femmes, peut-être surtout de femmes, qui croient aux fruits de l'Alliance

et en permettent en elle le mûrissement, de personnes qui espèrent contre toute espérance, qui ne cèdent pas aux fascinations du culte des idoles et des rites pratiqués sur les hauts-lieux païens, en un mot : des cœurs fidèles à Yahvé.

En disant de Marie qu'elle était vierge, Luc et Matthieu voulaient manifester que l'enfant qui naîtrait d'elle était le fils de Dieu. Ils entendaient par là que Jésus, depuis le premier instant de sa conception, était l'élu du Très-Haut, le sauveur d'Israël. À travers ces récits, les auteurs néotestamentaires ont dit leur foi dans la nouveauté radicale du monde inauguré par Jésus. Encouragée par une vision plus positive de la sexualité humaine véhiculée par l'anthropologie contemporaine, la théologie aujourd'hui explore d'autres façons d'exprimer le mystère de la présence de Dieu parmi nous. Elle sent bien l'étrange paradoxe qu'il y a à proclamer une Incarnation qui, non seulement semble défier les lois de la chair, mais fournira de plus l'occasion à bien des esprits torturés d'en juger les œuvres habituellement peccamineuses et dégradantes [33].

Virginité *in partu*

Rien dans les *Évangiles* ne permet d'affirmer que Marie ait donné naissance à son enfant d'une manière merveilleuse qui aurait miraculeusement préservé son intégrité physique. « Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche [34], » écrit Luc sobrement. Son intention, la chose est claire, est théologique. L'aspect clinique de l'accouchement est le dernier de ses soucis. La discrétion des *Évangiles canoniques* n'avait pas de quoi satisfaire la curiosité du peuple toujours en appétit pour recueillir les moindres détails fictifs ou réels sur la vie intime de ses idoles, de ses héros.

Marc, le premier en date de nos *Évangiles*, son livre ayant été rédigé vers l'an 65, ne souffle pas mot des origines de Jésus. Rien sur la naissance ou l'enfance non plus dans Jean, mais un prologue qui prend, si l'on peut dire, les choses de haut : « Au commencement le Verbe était et le Verbe était avec Dieu [35]. » et qui se contente, sans anecdotes, d'affirmer que « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous [36]. »

L'opinion la plus généralement admise situe l'œuvre de Jean autour de l'an 90. Luc et Matthieu dont les ouvrages datent des années 80-85 ont cherché à retracer les débuts de la vie de Jésus, à camper en quelques scènes qui doivent beaucoup à la tradition du *midrash* hébraïque les personnages qui déjà donnent un sens à la destinée de l'enfant et préfigurent sa mission messianique. Au long d'épisodes différents d'un évangile à l'autre, sans véritable cohérence interne [37] bien que de construction littéraire très fouillée, surtout chez Luc, ils cherchent à répondre aux questions de la génération qui n'a connu de Jésus que son message et qui pour être familière avec les récits de sa mort n'en est pas moins ignorante des circonstances de sa naissance. Comme le reste de leurs évangiles cependant, les deux premiers chapitres de Luc et Matthieu, dont on sait qu'ils ont été les derniers écrits, n'ont pas l'ambition de nous fournir des éléments biographiques, confirmés par la science historique. L'intention des auteurs est théologique, catéchétique, et c'est en gardant à l'esprit cette perspective, avec sa grandeur et ses limites, qu'il faut aborder la lecture de ces récits.

Les *Évangiles* laissent donc les curieux, friands de détails piquants, sur leur faim. Qu'à cela ne tienne, les *Apocryphes* suppléeront à cette carence et l'on verra surgir à partir de la deuxième moitié du II^e siècle, et ce jusqu'au V^e siècle, une pléthore d'écrits qui prétendent révéler sur Jésus, Marie et leurs ascendants des faits merveilleux où pullulent les détails bizarres, intimes, voire à l'occasion, scabreux, et donc prétendument tenus jusque-là secrets et cachés [38]. D'où le nom d'apocryphes. C'est ainsi que s'accrédita, dans la communauté chrétienne, la conviction que Marie avait mis au monde Jésus sans que son hymen fût rompu.

C'est dans le *Protévangile de Jacques*, une œuvre du II^e siècle, qu'on voit la sage-femme, appelée par Joseph pour assister Marie, n'avoir rien d'autre à faire en l'occurrence que de noter l'apparition puis la disparition d'une nuée lumineuse et de constater que l'enfant surgît alors dans les bras de sa mère et se mit doucement à téter. Encore sous le coup de l'émerveillement, la sage-femme croisa au sortir de la grotte une dénommée Salomé à qui elle fit part de la miraculeuse naissance. « Salomé, Salomé, j'ai à te raconter une étonnante merveille : une vierge a enfanté contrairement à la nature [39]. » Salomé, on peut le comprendre, est incrédule et exige des preuves. N'y allant pas par quatre chemins, la sage-femme dit à Marie : « Dispose-toi, car une question grave est agitée à ton sujet [40]. » Aussitôt dit, aussitôt fait. « Ayant scruté la nature de Marie », Salomé constata qu'elle était intacte. Bien que tout de suite accablée de remords pour avoir manifesté « impiété » et « incrédulité », elle se retrouve néanmoins la main desséchée. Elle fait amende honorable et implore la miséricorde de Dieu. Ce ne sera pas en vain puisqu'un ange vient à la rescousse et lui suggère de prendre l'Enfant Jésus dans ses bras. Celui-ci saisit l'occasion d'effectuer son premier miracle... puisque Salomé sort de ce mauvais pas « guérie » et « justifiée » [41].

Ce singulier épisode qui a tous les traits de la légende n'aurait sans doute pas connu une aussi grande fortune s'il n'avait pas fondé ses assises sur le terrain tristement fertile des tabous sexuels où prolifèrent, à l'égard de tout ce qui concerne le sexe des femmes et leur rôle fascinant dans la transmission de la vie, une méfiance et une peur d'autant plus virulentes qu'elles sont irrationnelles. On sait qu'Israël considérait à la fois les règles [42] et l'accouchement [43] comme des souillures dont la femme devait être purifiée. La naissance d'un garçon entraînant d'ailleurs pour sa mère une impureté plus brève que la mise au monde d'une fille : quarante jours dans le premier cas, soixante-dix dans le second [44].

Il est bien malaisé, on s'en doute, de justifier théologiquement et de manière convaincante, la nécessité d'une naissance de Jésus hors des voies que la nature a judicieusement réservées à cette fin. En fait, la chose présente, me semble-t-il, plus d'inconvénients théologiques que d'avantages. Conçu sans intervention masculine, sorti du sein maternel par miracle, telle une nuée, une lumière, prétendront les *Apocryphes* [45], déjà doté, dirait-on, de la subtilité attribuée au corps ressuscité du Seigneur. « Toutes portes étant closes, Jésus se tint au milieu d'eux [46]. »

Le Sauveur réussit son entrée dans le monde en faisant fi de quelques-unes des contraintes les plus péremptoires de la nature humaine. Saint Léon le Grand, dans sa lettre à Flavien contre

Eutychès, marque la difficulté, mais la considère, dirait-on résolue. À qui s'inquiéterait de voir compromise la véritable humanité de Jésus par le caractère d'exception de sa conception et de sa naissance, il répond :

Il ne faut pas comprendre cette génération singulièrement admirable et admirablement singulière comme si la nouveauté de cette création avait fait disparaître la condition propre de notre race [47].

Pour « admirable » et « singulier » qu'il soit, ce processus n'en était pas pour autant nécessaire. Aussi est-ce un motif de convenance qu'on invoquera pour le justifier. Restée vierge dans la conception de son enfant, il convenait que Marie le demeurât dans sa naissance. Si l'on considère l'intégrité physique d'une femme comme son plus précieux « trésor », on peut comprendre qu'on n'ait voulu à aucun prix en départir Marie. Mais sans doute faut-il consentir, pour expliquer la doctrine de la naissance virginale, à débusquer des motivations plus profondes encore et bien embarrassantes en vérité : une peur malade de la sexualité et un dégoût avoué du sexe de la femme. Dans une tentative désespérée pour rendre la chasteté plus souhaitable et moins pénible, on a cru de bonne guerre, à l'époque patristique notamment, mais cette pratique devait faire florès encore au Moyen Âge, de déprécier l'exercice de la sexualité et de souligner à qui mieux mieux les embarras du mariage. Curieusement, pareille attitude devait bien plus à certains philosophes grecs qu'à Jésus et témoignait davantage des problèmes personnels mal résolus de ses protagonistes que de leur bonne santé psychologique.

Les Pères de l'Église qui tenaient tant à épargner à Jésus une naissance « naturelle » avaient peut-être irrémédiablement associé dans leur esprit corps de la femme et péché. Certains avaient connu une jeunesse tumultueuse et leur conversion s'accommodait bien alors d'une profession de dégoût à l'égard du sexe désormais interdit et banni dans leur quête de la sainteté. On pense tout naturellement ici à saint Jérôme et à saint Augustin. Si l'on veut avoir une juste mesure du mépris de Jérôme pour l'exercice de la sexualité, on peut méditer avec profit la lettre qu'il écrivait pour dissuader quelqu'un de se remarier. On y trouve cette phrase atroce, conçue pour inspirer la répulsion à l'égard des noces : « Le chien revient-il à ce qu'il a vomi et le porc à la boue où il se roule [48] ? » Faut-il en dire plus pour convaincre qu'il répugnait littéralement à ces hommes que Jésus ait pu emprunter pour naître des voies naturelles, associées dans leur esprit à la honte, au péché ?

Virginité *post-partum*

Une fois lancés sur la piste du motif de convenance, les théologiens de l'époque patristique n'allaient pas s'arrêter là. On ne peut rien espérer de moins d'une femme qui a conçu et mis au monde un enfant virginalement qu'elle continue à garder jalousement son « trésor ». Tout exercice de la sexualité après de pareilles prémices ne peut paraître que désolant galvaudage. Ainsi en jugeait déjà le pape saint Sirice quand, en 392, il écrivait à Anysius, évêque de Thessalonique :

Jamais le Seigneur n'aurait choisi de naître d'une vierge, s'il avait jugé qu'elle serait si peu continente qu'elle souillerait par la semence d'une union humaine, ce lieu d'où naîtrait le corps du Sauveur, ce palais du Roi éternel [49].

Ainsi donc l'exercice de la sexualité « souille » les femmes comme il « souille » leurs partenaires. Souillure cultuelle comme dans l'*Ancien Testament* [50], souillure morale quand il n'a pas pour fin spécifique la procréation et ce, même à l'intérieur du mariage. Saint Augustin n'hésitait pas à écrire que si le « commerce charnel » des époux a un « fruit honnête », et un seul, l'enfant, « quand il est accompli pour satisfaire la concupiscence... et comme gage de la fidélité nuptiale, [il] est un péché véniel [51]. »

Il était donc convenable que Marie demeurât vierge toujours. D'autant plus et d'autant mieux que sa sainteté sans faille aurait difficilement pu s'accommoder du choix d'un état de vie jugé moins parfait. Ce soupçon radical pratiqué par la tradition chrétienne à l'égard de la sexualité remet en cause d'une certaine manière la création et son mode de propagation. Elle jette une ombre tenace sur l'œuvre de Dieu que l'auteur du chapitre 1 de *Genèse* faisait juger très bonne par son Créateur [52]. Le climat polémique qui a souvent présidé à la rédaction des traités sur la valeur comparée des trois états de vie n'a rien fait pour permettre une approche saine et sereine de ces questions. Si la virginité est supérieure au mariage, Marie ne pouvait pas et ne devait pas avoir eu d'autres enfants, si bien qu'on refusera d'accueillir le témoignage des *Évangiles* qui parlent des frères et des sœurs de Jésus [53].

L'Immaculée Conception

C'est en vertu de sa maternité divine qu'on justifiera tous les autres privilèges de Marie. L'histoire du dogme de l'Immaculée Conception offre l'exemple d'un développement foisonnant, fragilement fondé et tardif, de la doctrine mariale. La hiérarchie catholique a attendu 1854 pour ajouter ce fleuron dogmatique à la couronne de la mère de Dieu. En fait, cette pièce de bravoure doctrinale visait plusieurs cibles : honorer Marie certes, mais aussi affermir l'autorité papale, en faisant triompher l'ultramontanisme. Ce n'est pas un concile en effet, mais le pape Pie IX seul, comme le souhaitaient les ultramontains, qui dans sa bulle *Ineffabilis Deus*, décréta que :

... pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'honneur et la gloire de la Vierge Marie, mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et la Nôtre, prononçons et définissons que la doctrine, qui tient que la Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et une faveur singulières du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel est une doctrine révélée de Dieu, et qu'ainsi elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. C'est pourquoi, s'il en était, ce qu'à Dieu ne plaise, qui eussent la présomption d'avoir des sentiments contraires à ce que nous venons de définir, qu'ils sachent très clairement qu'ils se condamnent eux-mêmes par leur propre jugement, qu'ils ont fait

nauffrage dans la foi et que, de plus, par le fait même, ils encourrent les peines portées par le droit s'ils osent manifester par parole, par écrit ou par quelque signe extérieur, ce qu'ils pensent intérieurement [54].

S'il est vrai qu'une consultation fut faite par écrit auprès des évêques du monde [55], il reste que le mode de proclamation solennelle de la doctrine par le Pontife romain seul devait, de l'avis des observateurs de la politique vaticane, préparer la voie à la définition de l'infaillibilité pontificale et porter un dur coup au gallicanisme. On devine en outre que les développements doctrinaux de 1854 et de 1870 [56] ne firent rien, et c'est un euphémisme, pour améliorer le dialogue entre Rome et les Églises issues de la Réforme. Mais ceci bien sûr est une autre histoire. Laissons donc là les querelles entre pasteurs et revenons à nos moutons.

La sainteté de Marie a été l'objet d'une affirmation constante dans la tradition chrétienne où on s'est plu à souligner avec quel soin Dieu avait choisi la femme qui devait enfanter le Sauveur. On remarquera que ce souci des théologiens du christianisme de prêter à Marie toutes les vertus en fonction de sa mission singulière dans l'histoire du salut n'a pas de véritable parallèle vétéro-testamentaire. Dieu paraît avoir eu moins d'exigences à l'égard des autres femmes qu'il associa dans l'*Ancien Testament* à son œuvre salvifique au profit du peuple juif. Je n'en veux qu'un exemple. Dans la généalogie qu'il prête à Jésus, Matthieu [57], contre tous les usages de la tradition patriarcale, a inséré quatre noms de femmes, outre celui de Marie. De ces quatre : Ruth, Rahab, Tamar et Bethsabée (la femme d'Urie), les trois dernières sont coupables d'inconduite : prostitution [58], abus de confiance [59] et adultère [60]. À ces inquiétants détours, l'histoire vétéro-testamentaire du salut succède la voie royale sur laquelle s'avance Marie, pleine de grâces. Mais la conviction de sa sainteté est une chose, celle de son immaculée conception en est une autre. Comme il avait fallu un saut herméneutique considérable pour passer de l'affirmation de Marie mère du Christ à celle de Marie mère de Dieu, ainsi il ne va pas de soi que la sainteté de Marie implique et exige qu'elle ait été préservée du péché originel depuis le premier instant de sa conception. Et cela, on peut dire que, dans son ensemble, la théologie chrétienne l'a bien saisi. Aussi, cette doctrine qui arrache Marie à la condition commune de toute l'humanité et semble la projeter pour ainsi dire dans la sphère divine — s'il est vrai que Dieu seul est saint — a fait problème à plusieurs des plus prestigieux penseurs chrétiens, notamment à la période scolastique où cette question a été chaudement débattue. Ce n'est pas sans peine que cette croyance en l'Immaculée Conception réussit tardivement à s'accréditer.

Une première constatation s'impose. L'idée que Marie fut préservée du péché dès le premier instant de son existence dans le sein maternel n'a aucun fondement biblique. Il faut beaucoup d'imagination en effet pour en repérer un dans le livre de Job [61], au passage où il est écrit : « Qui tirera le pur de l'impur ? Personne ! » et conclure de là que Jésus, le parfait, ne pouvait naître d'une femme corrompue par le péché. On n'ose pas demander jusqu'où il faudrait remonter pour rendre l'argumentation concluante. Cela donne le vertige, surtout si l'on s'avise que tout cela, au bout du compte, nous ramène à Ève et à Adam, sources de tous nos maux ! Il ne faut pas craindre non plus les audaces exégétiques pour trouver, déjà encapsulée en

Genèse 3,15 toute la mariologie et plus spécifiquement, la doctrine de l'Immaculée Conception. « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre son lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon [62]. » Quant à ceux qui voient dans le chapitre 12 de l'*Apocalypse* une figure de Marie « perfection immaculée du monde naissant » [63], ils ont certes des dons de poètes, mais leur rigueur en matière d'exégèse, j'en ai bien peur, est un peu sujette à caution. Certes, la sainteté de Marie est affirmée dans le récit de l'Annonciation qu'on trouve chez saint Luc. Le ciel lui-même semble la proclamer quand l'évangéliste fait dire à l'ange Gabriel : « Réjouis-toi, choisie de Dieu, le Seigneur est avec toi » [64]. Cela ne dit rien cependant sur le moment où Marie aurait été comblée de grâces. Les savants débats des théologiens du Moyen Âge, tentant d'élucider cette question et, mettant à profit pour ce faire tout l'arsenal de leurs présupposés anthropologiques et de leurs connaissances plus que rudimentaires en biologie, montrent bien que la proclamation lucanienne suscite plus de questions qu'elle n'apporte de réponses satisfaisantes et claires.

Il est essentiel de noter que l'exaltation de la sainteté de Marie s'accompagne souvent, à partir du milieu du II^e siècle, d'une dénonciation d'Ève, prototype de la femme déchue, perverse gaspilleuse des dons divins. Saint Justin sera le premier à établir le parallèle Ève/Marie [65]. Son procédé devait connaître une fortune considérable et se révéler extrêmement pernicieux pour les femmes dans la suite de la tradition chrétienne.

Selon les récits de la *Genèse* qui cherchent à expliquer la présence du mal dans le monde, Ève avait été, à l'origine, objet de toutes les prévenances divines, comme son mâle compagnon d'ailleurs. Mais elle aurait pris l'initiative, à la suggestion du serpent, de les galvauder avec une cruelle et sotte insouciance aux conséquences désastreuses pour elle et sa descendance. Marie, seule créature à échapper à l'héritage mortifère du couple originel, aurait été appelée à ouvrir au monde la voie du salut si fâcheusement fermée par Ève et son lamentable complice. Avec cette femme-là, Dieu mettait toutes les chances de son côté : sa sollicitude pour permettre le plein épanouissement de la grâce irait jusqu'à la préserver de la concupiscence. Visiblement cette précaution n'avait pas été prise avec Ève... On sait la suite : premier pas, premier faux-pas. On aurait souhaité que Dieu lui tricôtât la vertu un peu plus serrée !

La conviction que Marie fut remplie de grâces en vue de sa maternité divine n'est pas remise en question par la théologie chrétienne à travers l'histoire. Cependant, les théories s'affrontent et les débats s'échauffent quand il s'agit de déterminer si elle a été créée dans cet état de plénitude de grâce ou si elle a été purifiée subséquentement, en vue de son rôle dans l'Incarnation du Verbe [66]. Dans cette dernière éventualité, quand cette sanctification s'est-elle produite ? Au moment de sa conception ou peu après dans le sein maternel alors que son âme spirituelle aurait été infusée dans son corps charnel ? Peut-être seulement à l'instant de sa naissance ? Il faut se référer ici aux perspectives philosophiques et aux opinions médicales de l'époque scolastique, puisque c'est le Moyen Âge surtout qui s'est passionné pour cette question, pour apprécier l'impressionnant effort d'imagination consacré par les plus doctes penseurs à cette énigme de la grâce que représente Marie pour les théologiens, et peut-être même pour l'ensemble des croyants, en quête d'un prototype féminin qui conjuguait tous

les attraites et qui, en même temps, demeurerait rassurant. « Tour d'ivoire » que le péché ne flétrit pas, que la concupiscence n'effleure même pas, gardienne de ce fait de la vertu de ceux et celles qui s'abandonnent à sa protection et se vouent à son service. Pour certains penseurs, la purification de Marie ne s'effectuera qu'au moment où elle devient nécessaire, c'est-à-dire à l'instant où elle conçoit Jésus. D'autres soutiendront une théorie étagée dont la logique n'est pas sans failles. Première sanctification de Marie alors qu'elle est encore dans le sein maternel, nouvel assaut de la grâce au moment de l'Annonciation. On reste perplexe devant la stratégie divine qui l'immunise du mal, mais qui néanmoins doit ajouter ce qu'en immunothérapie on appellerait une dose de rappel.

Si la période scolastique s'est intéressée passionnément à la thèse d'une immaculée conception de Marie, l'époque patristique pour sa part n'abordait pas la question de sa sainteté par ce biais. Sauf chez saint Augustin peut-être, dont l'opinion sur le sujet restera toujours marquée d'ambiguïté. Pour donner à l'Immaculée Conception un fondement introuvable autrement chez les Pères de l'Église, on s'appuie sur un passage du *De natura et gratia*. Considérant le poids de la faute originelle comme frappant toute l'humanité, Augustin écrit :

[...] à l'exception de la sainte Vierge Marie dont il ne saurait être question quand je traite du péché et dont je ne saurais mettre en doute la parfaite innocence sans porter atteinte à l'honneur de Dieu, car celle qui a mérité de concevoir et d'enfanter l'innocence même, le Verbe incarné, pouvait-elle ne pas recevoir toutes les grâces par lesquelles elle serait victorieuse de tout péché, quel qu'il fût ? [67]

L'ennui est que dans sa polémique avec Julien d'Éclane, qui l'accuse de livrer Marie au démon en personne en affirmant que le péché originel se transmet dans l'acte même de la conception de tout enfant, il répond :

Nous ne livrons pas Marie au diable en vertu de la condition de sa naissance, mais cela parce que cette condition même est supprimée par la grâce de la renaissance [68].

Si elle a dû *renaître* à la grâce... Cette équivoque est passée sous silence par ceux qui tiennent à tout prix à un fondement augustinien à la doctrine de l'Immaculée Conception. Référence d'autant plus précieuse d'ailleurs qu'elle est sans parallèle chez les autres Pères.

Saint Bernard de Clairvaux, le grand dévot de Marie, se prononcera en 1136 contre l'introduction d'une fête liturgique de la conception de Marie. Pareille célébration avait existé en Angleterre déjà avant la conquête normande. Elle avait été supprimée en 1129, avec l'accord du Concile de Londres. En 1136, l'Église de Lyon l'introduisit dans son calendrier, mais le moine de Clairvaux contesta la pertinence de l'introduction de cette pratique sur le continent[69].

Si tout le monde s'entend, à l'époque scolastique, pour affirmer la sainteté de Marie, l'unanimité est loin d'être faite, comme je le rappelais plus haut, sur le moment où Dieu entreprit de donner l'assaut de la grâce. Au moment de la conception du corps de Marie ? Lors de l'infusion de son âme ? À l'instant de l'Annonciation ? Et de quelle nature sont les effets de

la grâce ? Sont-ils préventifs ou curatifs ? En d'autres mots, Marie est-elle préservée du péché originel et de ses conséquences ou en est-elle guérie ? La sanctification de Marie s'opère-t-elle en une fois ou se réalise-t-elle par étapes, commandée, pourrait-on dire par les besoins du moment ? Une première vague désignant Marie comme candidate à l'Annonciation, une deuxième venant renforcer l'élue pour assurer qu'elle demeurera digne du choix divin.

On comprendra que je n'ai pas le loisir d'entrer ici dans tous les raffinements de la pensée des scolastiques sur la question de la conception de Marie et de sa sanctification *in utero*. Il y faudrait tout un livre [70]. En bref, disons qu'Alexandre de Halès, les saints Albert le Grand, Bonaventure et Thomas d'Aquin ont traité de la sanctification de Marie dans une perspective christocentrique. C'est parce que Marie sera mère du Christ que Dieu la sanctifie dès le sein maternel et de nouveau lors de la conception de Jésus. Cette sanctification est donc curative et progressive. Saint Thomas, en particulier, répugnera profondément à l'idée d'une grâce préventive. Si le Christ, argumente-t-il, est le rédempteur universel, Marie a aussi eu besoin de salut. Or comment aurait-elle éprouvé cette nécessité si elle n'avait jamais connu l'atteinte du péché ? Les tenants d'une action préventive de la grâce pour éviter à Marie la souillure de la faute originelle et ses conséquences ont Duns Scot comme plus prestigieux porte-parole. Ce franciscain, dont l'optimisme théologique est notoire, optera quant à lui, pour la thèse de la conception immaculée de Marie, conformément à l'opinion de deux prédécesseurs plus obscurs, Guillaume de Ware et Eadmer. À l'objection thomiste du Christ rédempteur universel et unique, Duns Scot répond que le fait d'être préservée d'un mal constitue un privilège plus grand que celui d'en avoir été guéri. Marie est donc rachetée selon lui d'une manière plus radicale et a donc contracté une dette plus considérable à l'égard du Rédempteur, tout en se rapprochant singulièrement de lui dont elle partage, par grâce, la parfaite innocence. Duns Scot dans ce débat a finalement imposé son point de vue à la foi catholique [71].

Comme femmes, aurions-nous raison de nous réjouir sans réserve de cette doctrine qui singularise si radicalement l'une d'entre nous ? Faut-il suspecter au contraire que la figure idéale de Marie ainsi tracée comme face lumineuse d'une médaille dont Ève est le ténébreux revers, ait pu contribuer à aggraver encore et toujours la méfiance, le mépris et la peur que nous inspirons aux hommes dans une tradition qui, dans son inconscient collectif, nous associe à la femme biblique qui incarne la faiblesse, la tentation, le péché et la mort ? La sanctification de Marie ne nous réhabilite en rien. Ève nous a nui à jamais, comme l'indique la mise en garde que sert Augustin à un de ses correspondants : « Qu'il s'agisse d'une épouse ou d'une mère, Ève est toujours redoutable en quelque femme que ce soit. [72] »

Mais la mort qu'Ève transmet à cause de son péché, sera-t-elle épargnée à Marie l'Immaculée ou à tout le moins évitera-t-elle ses conséquences ? Le dogme catholique a voulu aussi répondre à cette question-là.

Assomption de Marie

Le XX^e siècle n'a été témoin que d'une seule proclamation dogmatique, celle de l'Assomption de Marie. Le 1^{er} novembre 1950, Pie XII définissait

comme un dogme divinement révélé que l'Immaculée Marie, mère de Dieu, Marie toujours vierge, après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, a été élevée en corps et en âme à la gloire céleste [73].

S'il est vrai que cette doctrine peut revendiquer d'être enracinée dans le cœur des fidèles et « manifestée depuis les temps les plus reculés par le culte de l'Église » [74], elle n'a cependant pas de véritable fondement biblique. Selon Pie XII, « elle s'appuie sur l'Écriture » [75]. Voyons comment. Comme dans le cas de l'Immaculée Conception, c'est le chapitre 12 de l'*Apocalypse* qui est appelé à la rescousse. La femme qui y était présentée était la figure de la jeune Église chrétienne en butte à la persécution et fidèle malgré tout à sa foi. Plus tard, la pertinence de cette image se trouvait supprimée, l'accession du christianisme au statut de religion officielle de l'Empire la préserve désormais de ce genre d'épreuves, on substituera la figure de Marie à celle de l'Église.

Quand le dragon se vit précipité sur la terre, il poursuivit la femme qui avait mis au monde l'enfant mâle. Mais les deux ailes du grand aigle furent données à la Femme pour s'envoler au désert en son refuge où elle fut nourrie un temps, deux temps et un demi-temps, loin du serpent [76].

Voilà pour l'appui biblique. On jugera de sa fragilité pour fonder un dogme qui engage si totalement les fidèles que

si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, osait volontairement mettre en doute ce qui a été défini par nous [c'est Pie XII qui parle] qu'il sache qu'il a totalement abandonné la foi divine et catholique [77].

Soulignons au passage que le dogme a laissé ouverte la question de savoir si Marie est morte ou non avant d'être enlevée au ciel... un point sur lequel les divers *Apocryphes* n'avaient pas réussi à s'entendre. Certains mariologistes maximisants soutenaient encore au milieu du XX^e siècle alors qu'on s'apprêtait à définir le dogme que non seulement la corruption du tombeau avait été épargnée à Marie, mais aussi la mort. Ils ne purent imposer leur vue radicale aux théologiens plus modérés qui n'arrivaient pas à se convaincre qu'une réalité, si intrinsèquement liée à la condition humaine que le Christ lui-même s'y était soumis, eût pu être évitée à sa mère, quelle que pure et sainte qu'elle fût.

Mais certains *Apocryphes*, je le disais tantôt, ne s'étaient pas laissés embarrasser par ces scrupules. Rien n'était trop merveilleux ni trop beau pour clore l'histoire terrestre d'une vierge-mère. Les récits apocryphes concernant l'Assomption et regroupés sous le titre général de *Transitus Mariae* ne remonteraient pas sous leur forme écrite au-delà des dernières années du V^e siècle [78]. Ils s'entendent pour nous présenter Marie emportée au ciel encore vivante ou à peine morte sans avoir connu la corruption du tombeau. De puissants éléments psychologiques se conjuguent ici à des motifs théologiques, dits de convenance, pour expliquer le surgissement de cette doctrine, le succès de sa diffusion populaire, de son accréditation par la liturgie et de sa proclamation dogmatique solennelle, quoique tardive.

Il y a dans la doctrine de l'Assomption non seulement la projection d'un vieux rêve humain : ne jamais mourir, ou à tout le moins, conserver intacte pour l'éternité son identité personnelle, mais encore l'expression d'une conviction apprise : la mort est un fâcheux accident de parcours et on en connaît la responsable. La mort est l'héritage d'Ève. Mais ses filles, embarrassant paradoxe, sont celles qui donnent la vie. Crainte et fascination ! Comment négocier la haine et l'envie qu'inspire la femme ? La théologie chrétienne a résolu à sa manière l'insoutenable dilemme. Exalter Marie, l'antithèse et l'antidote d'Ève, et entretenir la méfiance à l'égard de toutes les autres femmes. Les fuir quand c'est possible, les priver de pouvoirs et les soumettre à l'autorité masculine toujours et partout. Comme si cela pouvait paver la voie vers l'immortalité !

Conclusion

La réflexion théologique est toujours marquée par le cadre culturel dans laquelle elle s'élabore et elle porte forcément l'empreinte de ses artisans. Dans leur quête d'une vérité prétendument immuable et éternelle, ils nous entraînent – à travers les méandres de leur psychologie personnelle, des valeurs et des jugements de leurs sociétés, de leurs présupposés philosophiques et de leur lecture sélective des textes scripturaires – dans un univers doctrinal et dogmatique qui en dit sans doute plus long sur eux-mêmes que sur Dieu, la Vierge et les saints !

Ainsi la théologie mariale se révèle comme le chef-d'œuvre patiemment ciselé d'un système patriarcal triomphaliste et triomphant qui fonde ses assises sur une anthropologie dualiste et profondément sexiste. Influencée par le platonisme qui accentue la tension entre la chair et l'esprit, renforcée par la tendance ascétique du stoïcisme, la mariologie en a exacerbé les traits et s'est distancée de la figure sobrement esquissée dans les *Évangiles*. En présentant Marie comme l'antithèse d'Ève (un personnage, soit dit en passant, à qui Jésus n'accorde même pas l'honneur d'une allusion) en en faisant l'ennemie jurée et triomphante de Satan, le système patriarcal a paradoxalement réussi à « démoniser » toutes les autres femmes. Plus l'Église comble Marie de louanges, plus elle l'associe étroitement au Christ, au point de lui faire partager plusieurs de ses privilèges, plus les autres femmes semblent déçues. Elles ont un modèle dans les cieux, mais il est inimitable. Mère de Jésus dans l'histoire, symbole de l'Église-épouse du Christ dans le règne eschatologique où elle sera présentée à celui-ci sans rides ni souillures [79], la personne de Marie, telle que façonnée par le système dogmatique, devient l'outil et le lieu privilégié du triomphalisme ecclésiastique [80].

Qu'on se rassure, je n'emboucherai pas ici la trompette du *Magnificat* qui fait proclamer par Marie elle-même que le triomphe des puissants n'aura qu'un temps et que les victimes d'oppression connaîtront un jour la délivrance, j'ai tant de peine à m'en convaincre. Je dirai seulement ma tristesse qu'on ait si outrageusement détourné de son sens initial la figure de ce personnage d'une autonomie et d'une liberté exemplaires selon l'*Évangile de Luc*, et qu'on ait retourné contre les femmes toute la gloire qu'on a déversée sur la mère de Jésus, elle qui

n'aurait sans doute tenu à rien d'autre qu'à survivre dans notre mémoire pour ce qu'elle était : un cœur droit.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- AUBERT, Jean-Marie. *La femme, antiféminisme et christianisme*, Cerf-Desclée, Paris, 1975.
- BØRRESEN, Kari Elisabeth. *Anthropologie médiévale et théologie mariale*, Universitetsforlaget, Oslo, 1971.
- BROWN, Raymond E. *The Birth of the Messiah*, Doubleday & Co., New York, 1977.
- COLLECTIF. *Bien plus de prix que le corail*. Servantes du Saint-Cœur-de-Marie, Éditions Le Renouveau, Charlesbourg, 1978.
- COLLECTIF. *Études sur l'Immaculée Conception, Sources et sens de la doctrine*, Éditions J. Duculot, Gembloux, Bruges, 1955.
- II^e CONCILE DU VATICAN. « Constitution dogmatique *Lumen Gentium* », ch. VIII dans *Vatican II, Les seize documents conciliaires*, Fides, Montréal, 1967.
- COPPENS, J. « La définibilité de l'Assomption », *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, T. XXIII, Louvain, 1947, p. 5-35.
- DALY, Mary. *The Church and the Second Sex*, Harper and Row, New York, 1975.
- DANIEL-ROPS. *Les Évangiles de la Vierge*, Éd. Robert Laffont, Paris, 1949.
- DUMEIGE, Gervais. *La foi catholique*, Éd. de l'Orante, Paris, 1961.
- DUPRIEZ, Flore. *La condition féminine et les Pères de l'Église latine*, Éd. Paulines, Montréal, 1982.
- KÜNG, Hans. *Être chrétien*, Seuil, Paris, 1978, p. 524-538.
- KÜNG, Hans et Jürgen MOLTSMANN, dir., « Marie dans les Églises », *Concilium* 188, Beauchesne, Paris, oct. 1983.
- La Sainte Bible*, École biblique de Jérusalem, Éd. du Cerf, Paris, 1961.
- NAPIORKOWSKI, S. « Où en est la mariologie ? », *Concilium* 29, 1967, p. 97-112.
- QUÉRÉ, France. *Les femmes de l'Évangile*, Éd. du Seuil, Paris, 1982.
- RADFORD RUETHER, Rosemary. *Mary, the Feminine Face of the Church*, Westminster Press, Philadelphia, 1977.
- RADFORD RUETHER, Rosemary. *Sexism and God Talk, Toward a Feminist Theology*, Beacon Press, Boston, 1983.

RAHNER, Karl. *Écrits théologiques*, tome IV, Desclée, Bruges, 1959. « L'Immaculée Conception » p. 143-159 ; « Sur le sens du dogme de l'Assomption », p. 161-177 ; tome VIII, « *Virginitas in partu* », p. 161-199.

REED, Evelyne. *Féminisme et anthropologie*, Coll. Femme, Denoël/Gonthier, Paris, 1979.

SAINT AUGUSTIN, *Œuvres de s. Augustin*, D.B., Paris, 1947.

STONE, Merlin. *Quand Dieu était femme*, Éd. L'Étincelle, Montréal, 1979.

TAVARD, George H. *Woman in Christian Tradition*, University of Notre-Dame Press, Indiana, 1976.

WARNER, Marina. *Alone all of her Sex, The Myth and Cult of the Virgin Mary*, Weidenfeld, London, 1976.

NOTES

1. Lc 1,26-38 ; 1,46-55 ; 2,48 ; Jn 2,1-12.

2. CLAUDEL, Paul. « *La Ville* », 2e version, acte III dans *Théâtre*, tome I, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1948.

3. Ga 4,4.

4. *Idem*.

5. Lc 2,48.

6. Lc 2,49.

7. Lc 11,28.

8. Lc 8,21.

9. Lc 3,33.

10. Jn 2,1.

11. Jn 19,26.

12. Ac 1,14.

13. Le Concile d'Éphèse eut lieu en 431.

14. C'est la formule qu'utilise Jean II en 534 dans une lettre qu'il adresse au Sénat de Constantinople. Cf. DUMEIGE, Gervais. *La foi catholique*, Éd. de l'Orante, Paris, 1961, art. 314, p. 198.

15. Cf. NISSIOTIS, Nikos. « Marie dans la théologie orthodoxe », *Concilium* 188, 1983, p. 63, note 2.

16. Jésus lui-même ne semble pas encourager l'exaltation de sa mère. Cf. Lc 11,28 ; 8,19 ; Mc 3,33 ; Mt 12,48-49.

17. Cf. NISSIOTIS, Nikos. *op. cit.*, p. 63.

18. LÉON XIII. « *Encyclique Octobri Mense* » (1891), cité dans *La foi catholique*, art. 398, p. 239.

19. SAINT AUGUSTIN, *De diversis quaestionibus*, 11.

20. SAINT AUGUSTIN, *De agone christiano* XI, 12.

21. KASSEL, Maria. « Marie et la psyché humaine », *Concilium* 188, 1983, p.137.

22. SAINT AUGUSTIN, *De sermone Domini in monte* I, XV, 41.

23. Cf. DUMEIGE, Gervais. *La foi catholique*, art. 388, p. 232.
24. Cf. DUMEIGE, Gervais. *La foi catholique*, art. I, p. 25, Symbole des Apôtres ; art. 5, p. 28, Symbole de saint Épiphanes (vers 374) ; art. 30, P. 41. Profession de foi du IV Concile œcuménique du Latran (1215). Entre autres et à titre d'exemples.
25. Mt 1,18 et Lc 1,27 et ss.
26. Pour des emplois métaphoriques du mot vierge, voir notamment Jr 31,4 ; 31,21 ; AM 5,2. L'idolâtrie est présentée comme adultère en Is 57,3 ; Jr 3,8-9, et comme prostitution, en Is 57,8 pour ne citer que ces exemples.
27. Ep 5,22-24.
28. Gn 21.
29. Is 19 ss.
30. Jg 13,1-7.
31. Lc 1,5-25.
32. Lc 1,37 reprenant Gn 18,14.
33. SAINT AUGUSTIN, *De bono conjugali I, 1 Epistolae* 188, 6 à Juliana (418) et 150 à Proba et Juliana (414).
34. Lc 2,7.
35. Jn 1,1.
36. Jn 1,14.
37. Marie qui est censée connaître l'origine divine de Jésus (Lc 1,31) ne comprend pas sa mission en Lc 2,50.
38. *Les Évangiles de la Vierge* de Daniel-Rops sont une source utile de renseignements.
39. DANIEL-ROPS, *Les Évangiles de la Vierge*, Robert Laffont, Paris 1949, p. 146. Extrait du *Protévangile de Jacques*.
40. *Idem*.
41. *Idem*.
42. Lv 15,19 ss.
43. Lv 12,1 ss.
44. Lv 12,2-3.
45. *Protévangile de Jacques* dans *op. cit.* p. 145.
46. Jn 20,19.
47. Lettre de saint Léon le Grand à Flavien contre Eutychès cité dans *La foi catholique*, p. 194.
48. Saint Jérôme, *Lettres* 54, 4, cité par Flore Dupriez dans *La condition féminine et les Pères de l'Église latine*, Éd. Paulines, Montréal, 1982.
49. Cité dans *La foi catholique*, art. 387, p. 231.
50. Lv 15.
51. Saint Augustin, *De bono conjugali VI*, 6.
52. Gn 1,31.
53. Mc 3,32-35 ; Lc 8,19 ; Mt 12,46-50.
54. Pie IX, Bulle *Ineffabilis Deus* (1854) cité dans *La foi catholique, op. cit.* art. 397, p. 238.
55. THILS, Gustave. « Préliminaires à la définition du dogme de l'Immaculée Conception »

- dans Collectif, *Études sur l'Immaculée Conception, sources et sens de la doctrine*, Éd. J. Duculot, Gembloux, Louvain, 1955, p. 34-45.
56. Pie IX définit l'Immaculée Conception le 8 décembre 1854 et l'infaillibilité pontificale le 18 juillet 1870.
57. Mt 1,1-16.
58. Jos 2,1.
59. Gn 38.
60. 2 S 1.
61. Cf. COPPENS, J. « La Vierge dans l'Ancien Testament » dans Collectif, *Études sur l'Immaculée Conception, op. cit.*, p. 7-20.
62. Cf. CERFAUX, « La Vierge dans l'Apocalypse », dans Collectif, *Études sur l'Immaculée Conception, op. cit.*, p. 21-33.
63. *Idem*.
64. Lc 1, 28.
65. CUNNINGHAM, Agnès. « Dévotion à Marie dans l'Église primitive » dans Collectif, *Bien plus de prix que le corail*, Servantes du Saint-Cœur-de-Marie, Éd. du Renouveau, Charlesbourg, 1978, p. 48.
66. Pour plus de détails sur ces fascinants débats, on consultera avec profit Kari Elisabeth Børresen, *Anthropologie médiévale et théologie mariale*, Universitetsforlaget, Oslo, 1977, ch. I et II.
67. Saint Augustin, *De natura et gratia*, XXXVI, 42.
68. Saint Augustin, *Contra Julianum*, (ouvrage inachevé) IV, 122. [Nous soulignons.]
69. Saint Bernard Ep. 174, 7 cf. *Anthropologie médiévale et Théologie mariale, op. cit.*, p. 30.
70. Kari Elisabeth Børresen s'y est employée dans l'œuvre déjà citée.
71. Voir Kari Elisabeth Børresen, *op. cit.* p. 61-67.
72. Saint Augustin, *Epistolae*, CCXLIII, 10 à Létus.
73. Pie XII, Constitution apostolique *Munificentissimus Deus* cité dans DUMEIGE, Gervais, *La foi catholique, op. cit.* art. 410, p. 247.
74. *Idem*.
75. *Ibidem* art. 408, p. 245.
76. Ap. 12,13-14.
77. Pie XII, Constitution *Munificentissimus Deus* dans DUMEIGE, Gervais, *La foi catholique*, art. 410, p. 247.
78. Cf. DANIEL-ROPS, *op. cit.* p. 63.
79. Cf. Ep 5,27.
80. RADFORD RUETHER, Rosemary. *Sexism and God Talk, Toward a Feminist Theology*, Beacon Press, Boston, 1983, p. 144.

MARIE DANS L'ART CHRÉTIEN

Marie et ses « mystères » dans l'art chrétien

Marie Gratton

NDLR – Texte paru dans *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 11-16.

Marie est sans conteste la figure féminine qui, dans la chrétienté, a le plus inspiré les artistes, qu'elles ou qu'ils se soient adonnés à la peinture, à la sculpture, à l'enluminure, au travail de la mosaïque ou du vitrail. Par ailleurs, on ne compte plus sur tous les continents, et plus particulièrement en Europe, le nombre de modestes églises paroissiales, de grandioses cathédrales et de sanctuaires dédiés à la mère de Jésus.

Devant une telle abondance d'images, par où commencer, et quel itinéraire suivre pour espérer vous entraîner, en quelques feuillets seulement, sur le chemin des artistes qui, à mes yeux, ont le mieux traité leur sujet, bien qu'ils aient été asservis, souvent, et desservis, parfois, par les conventions artistiques de leur époque ou la pression de la dévotion populaire ? Pour ce faire, je choisis d'emprunter la route que me tracent les quinze « mystères du rosaire », même si, dans les écrits que l'Église reconnaît comme inspirés, on ne voit Marie tenir un rôle que dans sept d'entre eux. Ce sera le prétexte d'un petit détour du côté des *Apocryphes* qui, cherchant à satisfaire la curiosité des fidèles, ont multiplié les récits la mettant en scène, et stimulé l'imagination des artistes. À tout ce beau monde, le *Second Testament* devait paraître trop discret



sur ce personnage exceptionnel. Marie n'est-elle pas, aux yeux du peuple chrétien, la femme qui, en devenant mère, a mystérieusement fait basculer l'histoire du monde, et permis l'ouverture d'une ère nouvelle ?

La vie tout entière de celle que les chevaliers médiévaux appelleront « Notre Dame » est imprégnée de mystère, et l'Église a cru bon de la présenter à la dévotion des fidèles en quinze épisodes, placés sous les signes de la joie, de la douleur et de la gloire. Curieusement, elle est absente de six d'entre eux.

Mais quand l'art marial est-il né ?

Il ne faut pas chercher au tout début de l'ère chrétienne des représentations de Marie. Les pères de l'Église et la dogmatique ne commencent à s'intéresser à elle qu'au début du IV^e siècle, alors que les grands débats christologiques excitent les esprits, au point de donner naissance à de déchirantes hérésies. Puis les *Apocryphes* ne tardent pas à se multiplier. Ce sont des récits qui se veulent édifiants, truffés de merveilleux, prétendant révéler des secrets sur la vie intime des personnages évangéliques. Les gardiens du dépôt de la foi finiront par en interdire la diffusion. Mais ils ont eu le temps de s'emparer de Marie avec une frénésie et un manque de retenue assez époustouflant. L'iconographie qui naît, dans la foulée de ces écrits pleins d'invention et de fantaisie, nous donne des œuvres souvent touchantes qui continueront longtemps à inspirer les artistes. Au Moyen Âge, par exemple, on trouve dans les cathédrales dédiées à Notre-Dame, de merveilleuses sculptures inspirées par les *Apocryphes*. J'y reviendrai dans un instant.

Certains ont voulu voir dans une stèle représentant une femme tenant un enfant dans ses bras, trouvée dans les catacombes romaines, une première représentation de Marie avec Jésus. À défaut de mention spécifique, il est impossible de conclure. Par ailleurs, au VI^e siècle, s'est répandue dans l'Église la croyance que Luc, l'évangéliste, avait réalisé le « véritable portrait » de Marie. Cette pieuse affabulation a traversé les siècles. On peut aujourd'hui encore admirer cette belle œuvre byzantine qui en a inspiré mille autres, tant chez les orthodoxes grecs que russes, et invoquer cette Vierge à l'Enfant sous le vocable de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

Dans les *Évangiles*, Marie apparaît pour la première fois chez Luc, au moment de l'Annonciation. Mais pour qu'elle arrive à l'âge de concevoir, il a bien fallu qu'elle naisse ! Les *Apocryphes* se sont donc intéressés à sa conception, à sa naissance, à son éducation, à ses épousailles, puis à sa Dormition, selon le terme qu'emploient les orthodoxes pour parler de la fin de sa vie et de sa montée au Ciel.

Alors que la cathédrale de Chartres est de style gothique, les sculptures de son déambulatoire sont plus tardives, et leurs personnages ont des attitudes et des traits moins hiératiques. Un ensemble charmant illustrant la naissance de Marie nous montre une sage-femme donnant le bain à la petite, alors qu'Anne couchée semble pressée de la voir, et que Joachim se tient à l'écart. Sous le titre de « L'éducation de la Vierge », on peut souvent voir Anne tenant un livre,

alors que Marie semble le lire. Mais c'est sans doute la « Présentation de Marie au temple », accompagnée d'Anne et de Joachim, et la mort de la Vierge et son Assomption, qui ont, notamment, le plus inspiré les artistes de la Renaissance. Puis viendra la splendide « Assomption » de Murillo. Mais l'époque moderne n'est pas en reste. Je m'en voudrais ici de ne pas citer celle qu'on doit à Ozias Leduc, et qu'on peut admirer derrière un autel latéral de l'église de Mont-Saint-Hilaire. La Présentation de Marie au temple à trois ans apparaît comme une histoire qui se voulait édifiante, certes, mais sans aucun fondement historique. Quant à l'Assomption, elle a donné naissance à un dogme, mais le seul témoignage qui puisse l'étayer provient d'œuvres condamnées par l'Église ! La foi populaire a parfois un étrange pouvoir.

Les mystères joyeux

L'**Annonciation** nous a valu une prodigieuse floraison de chefs-d'œuvre. Plus le mystère est insondable, plus les artistes s'ingénient à le représenter. La plupart du temps, Marie et l'archange Gabriel sont tous deux présents. On les trouve soit dans une chambre, où Marie lit ou prie, soit près d'un puits. L'absence de l'ange est rarissime. Présent, il est toujours séduisant. Une colombe représentant l'Esprit-Saint fait souvent partie du tableau, de même que le Père éternel bénissant la scène. Deux fois, j'ai vu, chez des peintres anonymes de l'école germanique, un enfant Jésus minuscule traversant l'espace qui sépare la colombe du sein de Marie. C'est l'exemple extrême du besoin qu'éprouve un artiste d'« illustrer » le mystère.

La **Visitation** a inspiré une multitude de tableaux et de sculptures. On y voit deux femmes, l'une aux traits déjà marqués par l'âge, l'autre dans la fraîcheur de sa jeunesse. Sur la façade de la cathédrale de Reims, ces deux figures, dont un savant drapé masque la grossesse, se trouvent tout à côté de l'Annonciation. Marie y apparaît très timide, alors que l'ange a le sourire d'un séducteur.

La **Nativité de Jésus** a été le sujet d'un nombre incalculable d'œuvres magnifiques, toutes époques confondues. Marie y est souvent représentée agenouillée devant son fils, entourée de Joseph, des bergers ou des mages, sans oublier les anges ! Mais rien ne m'émeut autant que ces sculptures ou ces tableaux où la jeune mère est représentée couchée, tenant tantôt l'enfant dans ses bras, tantôt se reposant, tandis que la sage-femme s'occupe du nouveau-né. Une fois, une seule, j'ai vu Joseph se rendre utile en soufflant sur un brasero pour réchauffer la chambre. Il s'était enfin trouvé un rôle ! Ce jour-là, j'ai su que j'admirais la plus belle Nativité du monde, même si le peintre était, je dois l'avouer, assez malhabile. Je vous signale au passage d'étonnantes statues de bois, où le drapé de la robe de Marie dissimule une porte qui, une fois ouverte, nous fait voir Jésus se tenant bien droit dans le ventre maternel, et esquissant un geste de bénédiction.

Les deux derniers mystères joyeux sont la **Présentation de Jésus au temple** quarante jours après sa naissance et le Recouvrement de Jésus dans le temple à douze ans. Marie y est évidemment toujours présente, mais elle n'est alors qu'un personnage secondaire.

Les mystères douloureux

Dans les *Évangiles*, Marie n'est présente ni à l'**Agonie de Jésus** ni à sa **Flagellation** ni à son **Couronnement d'épines**, ni à son **Portement de la croix**. Rien ne nous dit non plus qu'elle ait été témoin de son **Crucifiement**. Mais nous la retrouvons toutefois dans l'*Évangile selon Jean* au pied de la croix. Debout, parfois. C'est alors la *Stabat mater dolorosa* pour qui tant de musiciens ont composé des oeuvres bouleversantes. Parfois elle est assise et porte dans ses bras son fils supplicié. On parle alors de *Déposition* ou de *Pietà*. Michel-Ange nous en a laissé au moins trois, celle de Saint-Pierre de Rome la plus connue, et deux inachevées. Dans celle dite de Rondanini, Jésus et sa mère, semblent soudés par une même douleur dans leur gangue de marbre encore grossièrement équerri. Souvent, elle est effondrée sur le sol, ne masquant pas son désespoir. Titien a réussi à nous révéler, à travers l'attitude de Marie, le scandale de la croix, dans une toile où elle se trouve par terre à côté du cadavre de son enfant qu'elle désigne d'une main, alors que l'autre s'élève vers le Ciel, où se porte aussi son regard. Ce n'est pas un *Fiat*, que le peintre a inscrit dans ses yeux, mais une question : « Seigneur, en demandiez-vous autant ? »

Les mystères glorieux

Les *Évangiles* ne font aucune place à Marie dans les récits de la **Résurrection**, pas plus que dans celui de l'**Ascension**. Les *Actes des Apôtres* nous la montrent au milieu des Douze au moment de la **Pentecôte**. Les artistes ont donc saisi l'occasion de la représenter recevant l'Esprit-Saint. Mais, dans son cas, ce n'était pas une première... J'ai déjà dit tout l'intérêt que les artistes ont accordé à l'**Assomption**, mais je n'ai pas souligné la sensualité dont ils ont osé faire preuve dans cette représentation. Marie y a conservé les traits de la jeunesse, et dans son envol, sa robe vient mouler son corps, alors que les anges l'entourent.

Le **Couronnement de la Très Sainte Vierge** revêt un caractère infiniment solennel. C'est un thème cher aux sculpteurs du Moyen Âge tout particulièrement. On peut en admirer un magnifique exemple au-dessus du porche de la cathédrale de Reims. Le Fils pose sur la tête de sa mère un diadème. Dans plusieurs autres représentations de la même scène, le Père et l'Esprit semblent présider la cérémonie où les anges sont légion.

Mais ce n'est pas tout !

Vous le savez bien, la représentation des mystères du Rosaire est bien loin d'épuiser la source d'inspiration des artistes. Les Vierge à l'Enfant, omniprésentes dans les églises, dans les musées, nichées au coin des rues dans les villes et villages de la vieille Europe, nous ont donné des oeuvres souvent admirables dues à des artistes connus ou anonymes. Mais il s'y est glissé aussi des statues et des images qui, si elles peuvent inspirer la dévotion, ne méritent guère l'admiration. Mais il est vrai que la beauté est dans l'œil de la personne qui regarde. Deux Vierge à l'Enfant sont particulièrement chères à mon cœur et à mes yeux émerveillés : Notre-Dame de Sous-Terre et Notre-Dame de la Belle-Verrière à Chartres. La statuette de Notre-

Dame de Bon-Secours à Montréal reste attachée à mes plus émouvants souvenirs d'enfance. Comment ne pas ici l'évoquer ?

Les *Mater dolorosa*, si chères à la piété espagnole, nous ont valu des statues au visage baigné de larmes, au corps couvert de manteaux brodés d'or et aux diadèmes sertis de pierres précieuses. Je peux les admirer, mais elles ne m'émeuvent pas. Et à l'art, je demande, non seulement de m'éblouir, mais aussi de m'émouvoir. Quant aux Vierge des Sept-Douleurs, au cœur sept fois transpercé de glaives, elles me font fuir, à cause de leur sujet, mais aussi de leur style.

On doit les plus célèbres représentations de Marie, à l'époque moderne, à ses apparitions. La plus reproduite de toutes, paraît-il, est celle qui est connue sous le nom de Médaille miraculeuse, frappée en suivant les indications de sainte Catherine Labouré, la voyante de la rue du Bac à Paris. À Lourdes, c'est Bernadette Soubirous qui dira comment il faut habiller Marie et quelle attitude on doit lui donner. À Fatima ce seront les trois voyants. Il en va de même pour La Salette. J'allais oublier Notre-Dame de la Guadeloupe. Elle n'est pas blonde, elle n'a pas les yeux bleus, comme le veut l'imagerie populaire, elle emprunte les traits et les vêtements du peuple de celui qui dit l'avoir vue. L'époque contemporaine a assisté à la multiplication de ces œuvres où, par souci d'inculturation, Marie est présentée sous les traits d'une Africaine, d'une Asiatique, d'une Polynésienne, d'une Indienne, et j'en passe. Dans la basilique de l'Annonciation à Nazareth, on peut en admirer une collection absolument splendide venant, si ma mémoire est fidèle, d'une trentaine de pays. Il me reste encore à découvrir une Marie, fille de la Palestine, aux traits burinés par le soleil et par les vents du désert, aux mains rendues rêches par la corde du puits et les eaux de la lessive. *Tota pulchra es o Maria*. « Vous êtes toute belle ô Marie », et sans péché, voilà ce que des siècles de patriarcat nous ont dit de vous. L'antithèse parfaite d'Ève, « présente en toute femme », selon saint Augustin.

Envoi

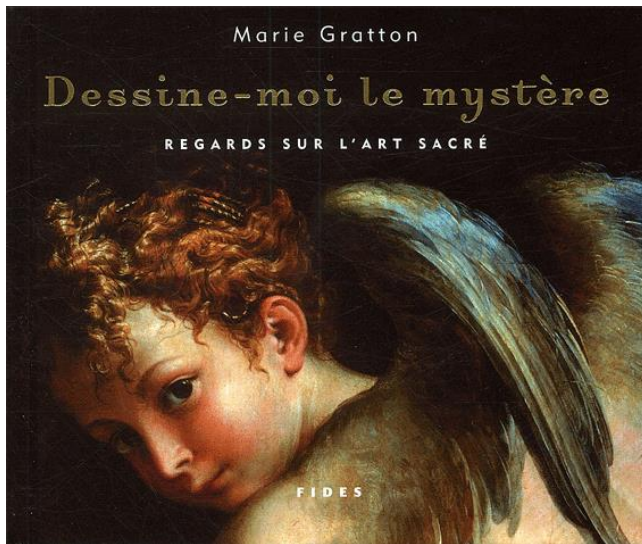
Comme la dogmatique chrétienne et son ordre patriarcal, l'art a donc magnifié Marie. En faire le modèle inaccessible aux femmes, en la disant à la fois vierge et mère, c'était l'occasion et le prétexte de les garder toutes dans la soumission et la subordination. J'ai donc choisi pour illustrer la page couverture de ce numéro consacré à Marie une image



qui illustre à merveille toute l'ambiguïté du rapport que le patriarcat chrétien entretient avec elle. Les *Notre-Dame de la Miséricorde* présentent Marie déployant son manteau pour protéger les fidèles. Mais contre quoi, et de qui faut-il les protéger ? Contre tous les malheurs du temps, sans doute, mais aussi de la colère divine, prête à juger et à punir les pécheresses et les pécheurs que nous sommes. Ce n'est pas un hasard si la plus ancienne prière à Marie, qui date du IV^e siècle, commence par ces mots : *Sub tuum praesidium confugimus sancta Dei genitrix*. « Sous ta protection nous nous réfugions, sainte Mère de Dieu ». Les Litanies ne nous la font-elles pas supplier sous les vocables de « Refuge des pécheurs » et « Secours des chrétiens » ? La mort de Jésus semble n'avoir pas suffi ; il faut auprès du Père, et parfois aussi du Fils, l'intercession de Marie.

Malheur aux systèmes patriarcaux qui n'ont rien, même pas une image féminine, pour masquer leurs injustices et leurs implacables rigueurs...

Recension

*Dessine-moi le mystère. Regards sur l'art sacré*¹Louise Melançon, *Sherbrooke*

Quand ce livre de Marie Gratton est paru, je me rappelle avoir été en admiration au sujet du titre qu'elle avait choisi pour parler de l'art sacré. C'est en lisant l'introduction qu'on apprend que cette expression est tirée de la fameuse phrase de Saint-Exupéry, dans *Le Petit Prince* : « dessine-moi un mouton ». Elle développe sa réflexion sur l'art sacré autour de cette symbolique au premier abord étonnante, du mouton caché dans une caisse. Par ailleurs, le regard attentif du personnage, sur la couverture, illustre

le sous-titre, apparemment contradictoire, « Regards sur l'art sacré ».

Le socle sur lequel repose l'art sacré, selon notre autrice théologienne, tourne autour de ces deux pôles : le mystère, ce qui est caché à nos yeux, et les regards que nous portons à ce qui est, par contre, invisible. Comme dit Saint-Exupéry, « l'essentiel est invisible pour les yeux ». Et pourtant, par l'art, les religions, comme les sages, ont créé des représentations, ont illustré des histoires, des mythes, des textes, pour parler de l'invisible. Marie Gratton nous présente des peintures, des sculptures, des statues, des monuments, des temples, des églises, des vitraux, et même des lieux naturels qui sont des œuvres d'art produites par diverses religions ou cultures. Mais il y a aussi chez les humains une recherche d'absolu qui accompagne souvent le fait de notre condition fragile et mortelle. Aussi perçoit-on souvent dans des œuvres artistiques, sur des visages ou dans des histoires, cette dimension de l'art sacré.

Dans la présentation de ces œuvres, Marie Gratton a choisi de donner plus de place à notre tradition chrétienne. Le chapitre premier lui est consacré. Mais au cours des autres chapitres, l'art chrétien est aussi présent. Le christianisme s'est démarqué de la tradition juive, et particulièrement de l'Islam ensuite, en représentant sans retenue, pourrait-on dire, son

¹ Marie GRATTON. *Dessine-moi le mystère. Regards sur l'art sacré*, Montréal, Fides, 2002.

expérience religieuse, l'objet de sa foi. Selon la foi juive, on ne pouvait représenter le visage de Dieu, et l'Islam a trouvé une manière d'exprimer leurs textes coraniques dans une calligraphie très raffinée, enjolivée d'arabesques. L'art chrétien, tel que nous le fait voir l'étude publiée par Marie Gratton, est d'une grande variété : du vitrail magnifique qu'est la *Rosace Sud* de la cathédrale Notre-Dame de Paris jusqu'à la sculpture de *L'Ange souriant*, sur le portail de la cathédrale de Reims, en passant par les fresques byzantines de scènes de l'Apocalypse, au monastère du Mont-Athos, en Grèce, et les enluminures superbes d'un texte de saint Augustin du 8^e siècle.

Notre autrice, dans le chapitre premier, sollicite notre regard vers le mystère chrétien, dont le centre est ce qu'on a appelé l'incarnation, et tel que le racontent les *Évangiles*, et les autres écrits du *Nouveau Testament*, dont Paul. Les œuvres mariales abondent pour introduire à ce mystère. D'abord *L'Annonciation* comme l'a peinte, au 12^e siècle, un maître anonyme, représentant l'ange qui apporte à Marie la nouvelle de la venue d'un enfant dans son sein, et de manière unique en peignant un Enfant Jésus minuscule envoyé par l'action de l'Esprit. Et puis, une *Nativité* aussi rare de la fin du 14^e siècle, peinte par un artiste non reconnu qui montre Marie sur sa couche avec l'Enfant Jésus, alors que Joseph accroupi s'occupe d'un feu, et derrière le bœuf et l'âne accompagnés, semble-t-il, d'un berger. Malgré ses maladresses, ce tableau est apparu à l'autrice « avec un charme irrésistible ». Enfin, pour la *Résurrection de Jésus*, Marie Gratton présente un retable d'autel, peint à Prague, au XIV^e siècle ; elle écrit que « les artistes... n'ont pas hésité à l'illustrer » alors que « les évangélistes ont renoncé à nous raconter la résurrection de Jésus » (p.41). C'est une remarque fort pertinente qui montre que l'art chrétien qui s'est développé au cours des siècles sous une grande variété d'influences ne répond pas toujours au sens caché du mystère. Le chapitre se termine avec le *Christ en majesté*, entouré des symboles attribués aux quatre évangélistes, qu'on trouve sur le portail de Notre-Dame-de-Chartres. Mais d'autres œuvres représentant le mystère chrétien ont été mises dans d'autres chapitres : entre autres, une scène de la *Crucifixion de Jésus*, dans une enluminure du XV^e siècle, qui donne à voir « des fleurs, des anges musiciens et des couleurs vibrantes... » (p.85) ; la magnifique icône du XV^e siècle qu'on trouve à Moscou, et qui, sous le titre de *La Déposition*, montre l'ensevelissement de Jésus ; et la très renommée *Pieta* de Michel-Ange qu'on trouve à la basilique de Rome.

Pour terminer cette recension, je veux revenir sur les œuvres mariales que nous offre Marie Gratton dans ce livre. Elle a su choisir des œuvres qui ne font pas partie des illustrations les plus populaires d'une Vierge Marie au voile bleu comme les derniers siècles l'ont montrée. Par ses choix, elle l'a présentée dans des scènes au caractère très incarné dans une époque précise. Pour la *Pieta* cependant, elle dit que « Marie est trop belle, trop sereine et trop jeune... » (p.76). J'ai gardé pour la fin une figure de *Notre-Dame de la Miséricorde*, statue venant de la Slovénie, encore au XV^e siècle, la « Marie consolatrice qui "donne son cœur aux miséreux" et leur accorde sa protection maternelle sous les plis de son manteau » (p.66). On peut dire que c'est une *Vierge à l'Enfant*, (elle tient l'Enfant Jésus dans ses bras) comme il en existe énormément, mais avec un caractère spécial : son manteau, de couleur vert pâle, est étendu par des anges

pour couvrir, à la manière d'une tente, une assemblée d'êtres humains ; au-dessus de sa tête, une couronne d'or tenue par des anges, et elle est blonde... Ce n'est pas seulement la mère de Jésus, comme les évangiles en parlent, mais la représentation de ce que l'Église a retenu, surtout à partir du XIX^e siècle, la Vierge Mère de l'humanité sauvée, Marie, Reine du ciel et de la terre.

Dans ce livre, notre autrice n'en fait pas mention, mais dans un article antérieur² où elle fait une réflexion critique sur les dogmes mariaux établis par l'Église, elle promeut Marie, femme juive, femme de foi exemplaire qui a donné naissance à Jésus, et a su reconnaître sa mission. Alors que les traditions chrétiennes ont, au cours des siècles, enveloppé Marie dans des formes mythologiques pour en faire la Femme déifiée, aujourd'hui, bien des études en histoire et en exégèse nous la restituent de manière plus réaliste, et plus proche de nous.

² Marie GRATTON. « Marie ou l'utopie faite femme », *L'autre Parole*, numéro 153, automne 2020, p. 16-37.

POUR ALLER PLUS LOIN...

Bibliographie sur Marie de Nazareth

Autrice : Marie Gratton

Compilation de Marie-France Dozois, Monique Hamelin et Carmina Tremblay

Redonner son humanité à Marie, la jeune fille de Nazareth, la fille de Anne, la fiancée puis la conjointe de Joseph et finalement celle qui donna naissance à Jésus, voilà l'un des principaux axes de recherche que Marie Gratton a privilégiés dans sa carrière de théologienne.

Marie Gratton est l'autrice de centaines d'écrits publiés, tant dans la revue de la collective L'autre Parole (https://www.lautreparole.org/author/cap-marie_gratton/) que dans d'autres magazines, revues ou essais. Elle a légué ses archives à la collective L'autre Parole. Marie-France Dozois et Carmina Tremblay défrichent ce corpus et numérisent une grande partie de ces textes qui seront progressivement accessibles sur le site de la collective <https://www.lautreparole.org/> à l'onglet : Œuvres choisies.

Outre les articles publiés dans la revue de la collective, après entente avec d'autres éditeurs, nous rendons disponibles certains écrits parus entre autres dans les revues Relations et Présence magazine. Voir : <https://mariegratton.lautreparole.org/>

À noter que les publications plus anciennes peuvent apparaître sous le nom de Marie Gratton-Boucher. Au Québec, les femmes ont repris leur nom de naissance à compter des années 1980. Marie Gratton a été l'une d'elles.

Marie GRATTON. « Marie ou l'utopie faite femme », *L'autre Parole*, numéro 153, automne 2020, p. 16-37. [Texte publié à titre posthume]

<https://www.lautreparole.org/marie-ou-lutopie-faite-femme/>

Marie GRATTON. « Revisitons Noël en tant que féministes chrétiennes », *L'autre Parole*, numéro 141, printemps 2015, p. 9-13.

https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2015/05/lautre_parole_numero_141_printemps_2015_0.pdf

Marie GRATTON. « L'Encyclique *Redemptoris Mater* (1987) ou La grande déception », *L'autre Parole*, numéro 131, automne 2011, p. 33.

https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2011/08/Numero_131.pdf

Marie GRATTON. « Marie et ses “mystères” dans l'art chrétien », *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 11-16.

<https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf>

Marie GRATTON. « Un horizon de liberté », *L'autre Parole*, numéro 115, automne 2007, p. 13-16.

https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/no_115.pdf

Marie GRATTON. « Marie : figure libérante ou aliénante ? », *Relations*, numéro 715, décembre 2006, p. 31. Reproduit avec le titre choisi initialement par Marie Gratton : « Marie, femme libre et libérante » dans : *L'autre Parole*, numéro 153, automne 2020, p. 8-9.

<https://mariegratton.lautreparole.org/2006/12/01/marie-figure-liberante-ou-alienante/>

Marie GRATTON. « Le *Magnificat*, un manifeste révolutionnaire », *Présence magazine*, volume 12, numéro 91, juin-juillet 2003, p. 3-4.

<https://mariegratton.lautreparole.org/wp-content/uploads/sites/7/2020/02/mg-2003-06-magnificat-un-manifeste-revolutionnaire.pdf>

Marie GRATTON. « Notre-Dame de Chartres, la toute belle », *Parabole*, volume 24, numéro 2, 2001, p. 8-9.

Marie GRATTON. *Marie prototype de la vraie féminité ou femme de rêve, modèle patriarcal ?*, 1999, 2 pages. [Archives de Marie Gratton]

Marie GRATTON-BOUCHER. « Deux “superstars revisitées” », *Présence*, volume 1, numéro 2, mai 1992, p. 4-5.

Marie GRATTON. « La maternité, expérience, institution et théologie. Recension du numéro 226 de *Concilium* », *L'autre Parole*, numéro 50, juin 1991, p. 22-25.

https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1991n50.pdf

Marie GRATTON. « Prière de Marie, en attendant l'enfant », *L'autre Parole*, numéro 44, décembre 1989, p. 32.

https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1989n44.pdf

Marie GRATTON-BOUCHER. « Une rencontre avec Jean-Paul II ou Un rendez-vous manqué avec Marie », *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 4-7.

https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf

Marie GRATTON-BOUCHER. *Réflexions sur l'encyclique Redemptoris Mater de Jean-Paul II. Texte de la conférence*, Rencontre des répondantes diocésaines à la condition des femmes, le jeudi 22 octobre 1987, Année mariale, 9 p. [Archives de Marie Gratton]

Marie GRATTON-BOUCHER. « Salut, Marie de tous les jours ! », *Ensemble. Revue d'information de l'archidiocèse de Sherbrooke*, octobre 1987, p. 5-6.

RACONTER MARIE DE NAZARETH

Salut, Marie de tous les jours !

Marie Gratton-Boucher

NDLR : Article publié initialement dans Ensemble, Revue d'information de l'archidiocèse de Sherbrooke, octobre 1987, p.5-6.

À peine ai-je su mettre cinq mots bout à bout que déjà maman m'apprenait à répéter après elle, verset par verset, le *Je vous salue Marie*. Puis vint le jour où je réclamai de le dire « toute seule ». Je me souviens très distinctement d'avoir buté sur « le fruit de vos entrailles » : il me fallait des explications ! Ensuite je pus me rendre jusqu'à la fin sans encombre, mais non sans émoi.

Priez pour nous, pauvres pécheurs,
maintenant et à l'heure de notre mort.

Ces derniers mots, prononcés « toute seule », me restèrent dans la gorge. L'angoisse me saisit. Brusquement j'apprenais, sans pouvoir l'exprimer clairement, que j'étais un être en péril : le mal me guettait, j'allais mourir.

C'est ainsi, Marie, que tu es entrée dans ma vie de tous les jours, comme une révélation de ma double fragilité... On croira que ma mémoire me trompe, que je projette trop loin en arrière la naissance d'une anxiété qui n'aurait dû m'envahir que plus tard. Et pourtant, je dis vrai. La peur devant le mal et la mort, je l'ai connue très tôt. La confiance et l'espérance sont arrivées bien après.

L'enfance a passé, l'adolescence est venue et je me suis laissée bercer par la poésie aux consonances parfois mélodieuses, parfois rugueuses de litanies récitées en latin.

Turris eburnea
Domus aurea

Consolatrix afflictorum
Regina angelorum

« Tour d'ivoire », quel étrange titre ai-je fini par penser pour une mère qu'on nous dit accessible. « Maison d'or », quelle curieuse image pour représenter une paysanne aux traits

burinés par le soleil et par les vents du désert, aux mains rendues rêches par la corde du puits, l'eau de la lessive, la rugosité de la laine qu'on carde et qu'on file et les brûlures qu'on s'inflige en faisant cuire le pain. « Consolatrice des affligés ». Oui à certaines heures, sous ces traits, Marie, tu m'as été d'un grand secours !

M'est enfin venue, avec la maturité, l'envie de briser ta statue. Je ne veux plus te regarder comme une reine dont on loue la puissance pour mieux lui quémander des faveurs. Je renonce à te parler comme à une mère sur l'épaule de qui on vient porter ses fardeaux, à l'oreille de qui on vient crier ses détresses et qui doit toujours tendre une main secourable, en gardant le secret sur ses propres chagrins. Quelque part dans ma tête et dans mon cœur, je te sais, je te sens, je te veux comme une sœur, comme une amie.

Tu as connu l'amitié et l'amour, sinon tu ne serais pas femme.

Tu as connu l'exaltation d'être habitée par une autre vie. Tu as vécu la joie du premier sourire de ton enfant, tu as été troublée par sa première fugue, bouleversée par ses audaces, et sa mort t'a transpercé le cœur. Tout cela tu l'as connu, sinon tu ne serais pas mère.

Tu as vibré de foi et d'espérance, sinon tu ne serais pas fille d'Israël.

Si tu es reine, tu m'es lointaine et étrangère. Si tu es femme, si tu es mère, si tu crois, si tu aimes, si tu espères, tu m'es proche, tu es ma sœur. C'est à ce titre que je viens à toi.

As-tu trouvé au temps de ta vie terrestre une oreille pour t'écouter à tes heures de trouble, de doute et d'extrême douleur ? Sur quelle épaule t'appuyais-tu, Marie, quand tu te tenais debout au pied de la Croix ? Sur celle d'une voisine, d'une amie, souffrant elle aussi de ton malheur ? Et tes joies et ta fierté avec qui les partageais-tu ? J'aurais aimé être pour toi l'amie, la sœur, la confidente...

Quand je brise ta statue c'est pour te retrouver vivante et vibrante et parler avec toi, à cœur ouvert, de notre commune aventure de femme, de mère et de croyante. SALUT, MARIE.



La revue *L'autre Parole* est la publication de la collective du même nom.

Comité de rédaction :

*Denise Couture, Mireille D'Astous, Pierrette Daviau, Monique Hamelin et
Denyse Marleau*

Tous les dessins sont de Marie Gratton

*Sauf Notre-Dame de la Miséricorde in Dessine-moi le mystère : regards sur l'art sacré, par
Marie Gratton. Montréal, Fides, 2002.*

Reproduction autorisée par la maison d'édition.

Crédit de la photographie de Marie Gratton :

Marie-Andrée Roy

Secrétaire de rédaction :

Monique Hamelin

Révision linguistique :

Yveline Ghariani, Louise Melançon, Yvette Téofilovic et le comité de rédaction

Édition de la revue :

Nancy Labonté

Édition du site Internet :

Marie-France Dozois et Nancy Labonté

Pour vous abonner à notre liste d'envoi :

*Visitez notre site Internet www.lautreparole.org et complétez le formulaire d'abonnement en
bas de la page.*

Pour nous joindre :

Carmina Tremblay (514) 598-1833

Courriel: carmina@cooptel.qc.ca

Adresse postale :

C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
